

LES RAISONS DU CORPS

Éléments de la médecine traditionnelle autochtone en Nouvelle-Calédonie

Dominique BOURRET

Ethnobotaniste O.R.S.T.O.M., 24, rue Bayard, 75008, Paris

RÉSUMÉ

Cet article veut mettre en valeur le côté empirique de la médecine traditionnelle de Nouvelle-Calédonie et dégager la pratique médicale hippocratique de l'aspect social qui est trop souvent le seul à être considéré.

Les conceptions autochtones sur l'anatomie et la physiologie sont exposées. Elles permettent de mieux comprendre la représentation de la maladie et la façon dont est posé le diagnostic. Celui-ci est ensuite symboliquement interprété et projeté sur le plan social. Les interprétations symboliques elles-mêmes utilisent un savoir technique qui spécialise les thérapeutes d'autant mieux que celui qui fait est aussi le seul à pouvoir défaire.

Les modes de traitement, le choix et la préparation des remèdes sont aussi fonction de cette vision globale de la santé, dont on voit bien qu'elle est l'objet d'une connaissance cohérente et systématisée.

MOTS-CLEFS : Médecine autochtone — Nouvelle-Calédonie — Corps — Diagnostic — Interprétation symbolique et sociale — Traitements.

ABSTRACT

CHARACTERISTICS OF THE NATIVE MEDICINE IN NEW CALEDONIA

This paper intends to emphasize the empiric aspect of classical medicine in New Caledonia and to distinguish the hippocratic medical methods from the social aspect which is too often the only one to be considered.

The native conceptions about anatomy and physiology are set forth and allow to better understand how the disease occurs and the diagnosis is made. The latter is then interpreted from a symbolic point of view and it is considered from a social point of view. The symbolic interpretations proper make use of a technical knowledge wich leads to the specialization of therapeutists in that the one who makes is also the only to be able to unmake.

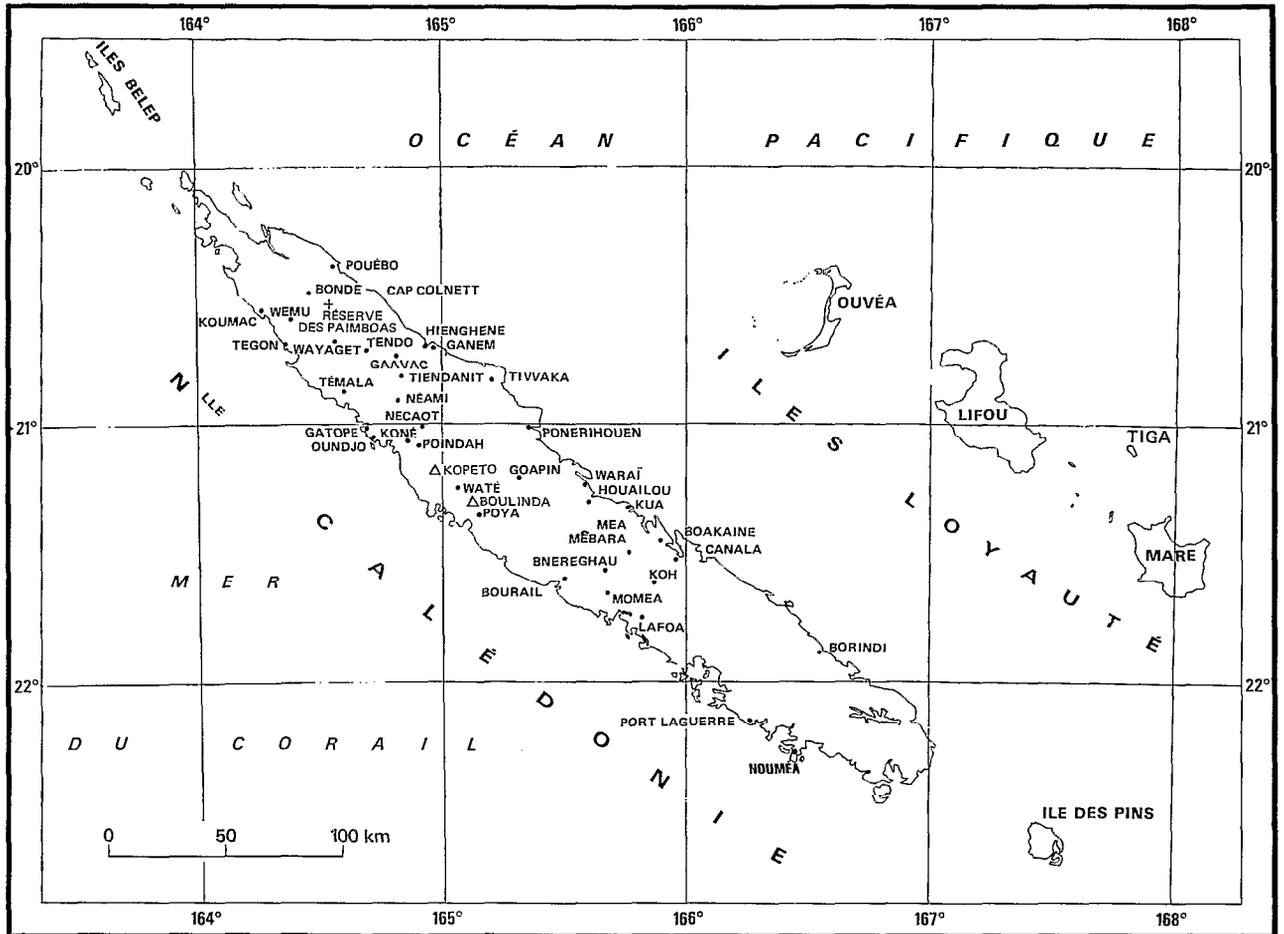
The types of treatments, the selection and preparation of remedies also vary with this global vision of health which is clearly seen as being dependent on coherent and systematic knowledge.

KEY WORDS : Native medicine — New Caledonia -- Body — Diagnosis — Symbolic and social interpretation — Treatments.

Le corps a des raisons que la Raison ne connaît pas...

Les données présentées dans cet article sont en quelque sorte un sous-produit des enquêtes ethnobotaniques effectuées pendant six ans sur l'ensemble du Territoire de Nouvelle-Calédonie et Dépendances dans le cadre du programme de la Section de Pharmaco-

logie du Centre O.R.S.T.O.M. de Nouméa. De 1974 à 1980 des récoltes de plantes médicinales destinées à l'analyse pharmacologique ont été faites sous la conduite des thérapeutes mélanésiens que nous remercions ici de leur aide et à la conscience professionnelle et morale



Carte 1. — Nouvelle-Calédonie et dépendances.

desquels nous rendons hommage. Des entretiens que nous avons eus se sont dégagés un certain nombre de notions sur la connaissance et les pratiques tradi-

tionnelles de la médecine indigène ainsi que sur le rôle qui lui est actuellement reconnu par ses propres acteurs.

CODE LINGUISTIQUE

Nous avons utilisé une transcription simplifiée. Pour plus de précision le lecteur se référera à l'ouvrage linguistique cité en bibliographie. Les principaux signes notés dans les différentes langues vernaculaires sont :

e pour é	o pour o fermé
ë pour eu	õ pour o ouvert
u pour ou	
ù pour u	

les voyelles nasalisées sont marquées d'un accent circonflexe ;

y note une mouillure (semi-voyelle) ;

dans les langues à consonne pré-nasalisée b est noté pour mb et ainsi de suite (cas général) ;

pour les chuintantes : C est toujours tch

Š est pour ch ;

les gutturales sont notées : x comme la jota espagnole

q pour qw

k pour k ;

j correspond à dj.

Introduction : La médecine indigène comme dialectique

Nous ne devons pas oublier certaines particularités de la Nouvelle-Calédonie, et du monde océanien en général, comme la relative exigüité et l'isolement géographique. On sait que ces caractères ont en partie déterminé un endémisme élevé de la faune et de la flore, endémisme qui joue un rôle important dans les études phytopharmacologiques. Ajoutés à ceux du relief, ces mêmes caractères ont peut-être aussi renforcé le cloisonnement ethnique dont témoignent la trentaine de langues parlées par une population qui, d'après les estimations les plus optimistes, a pu approcher la centaine de mille. Le particularisme qui définissait les rapports mutuels de ces groupes humains, ainsi que leur structure sociale (M. LEENHARDT, 1930), étaient propres à favoriser un certain endémisme de la morbidité à différents niveaux familiaux, compte tenu des liaisons pacifiques ou guerrières établies à l'époque précoloniale entre tel et tel groupe (J. GUIART, 1953) et du fait que les migrations allogènes ne semblent pas, d'après les traditions orales, avoir jamais revêtu le caractère d'invasion.

Le contact avec les Européens crée, dès le XVIII^e siècle, une rupture dans la relation privilégiée sinon toujours harmonieuse de ces populations avec leur environnement. Dans le domaine qui nous intéresse, les maladies introduites, principalement lèpre, tuberculose, affections vénériennes, diverses maladies infantiles, etc., échappaient aux définitions et aux traitements indigènes cependant que les progrès de l'hygiène et les thérapeutiques modernes modifiaient peu à peu le tableau sanitaire et démographique au point de bouleverser de nombreux aspects du système traditionnel de valeurs.

Après une période de confusion et même de désarroi, suivie d'un temps d'acceptation forcée proche de la résignation, puis d'un mouvement de refus, l'attitude mélanésienne semble vouloir tendre vers un compromis, instable par essence, entre la médecine occidentale et la médecine traditionnelle. Ainsi les Mélanésiens reconnaissent-ils dans l'ensemble l'efficacité de la première en particulier dans le champ de la pédiatrie, de l'obstétrique, de la chirurgie, et bien sûr dans le traitement des maladies dites « des Blancs ». Mais ils lui dénie de guérir totalement par les seuls procédés physiques qu'elle met en œuvre et revendiquent pour leurs thérapeutes, outre la responsabilité du traitement des états morbides qui leur sont ou leur paraissent familiers, dans tous les cas, l'aspect psycho-social de la cure.

En effet les Mélanésiens ne conçoivent pas l'état de maladie comme pouvant être abstrait de l'environnement, naturel autant qu'humain, et des actes du malade, même lorsqu'il s'agit d'affections dont

l'étiologie est évidente, *a fortiori* d'accidents ou d'événements naturels. Ce serait cependant une erreur de favoriser la seule dimension sociale de cet environnement et de ces actes, bien qu'elle soit classiquement considérée comme prépondérante. En réalité ce rapport au social est un discours destiné à faire passer sur un plan idéologique une réalité phénoménologique. Discours et réalité sont parfaitement perçus par les thérapeutes les plus savants dans leur art. Nous avons affaire à une connaissance et à un raisonnement médical cohérent tendant à la systématisation, dont l'aspect social n'est qu'une rationalisation à la fois justificative et explicative obéissant à une nécessité culturelle et politique, c'est-à-dire à un choix de société et au maintien de cette société.

Ainsi le diagnostic d'un thérapeute s'effectue-t-il idéalement sur deux plans convergents. Le premier est un diagnostic hippocratique, fondé sur l'observation de symptômes; ces symptômes peuvent être parfois provoqués, ce qui traduit une démarche expérimentale, laquelle cependant ne doit pas nous faire perdre de vue les limites imposées par l'état d'avancement des techniques traditionnelles. Le second est un diagnostic socialisant qui fait référence au mythe et qui se fonde sur des pratiques de voyance dont certaines peuvent être qualifiées de chamaniques et d'autres d'illusionnistes.

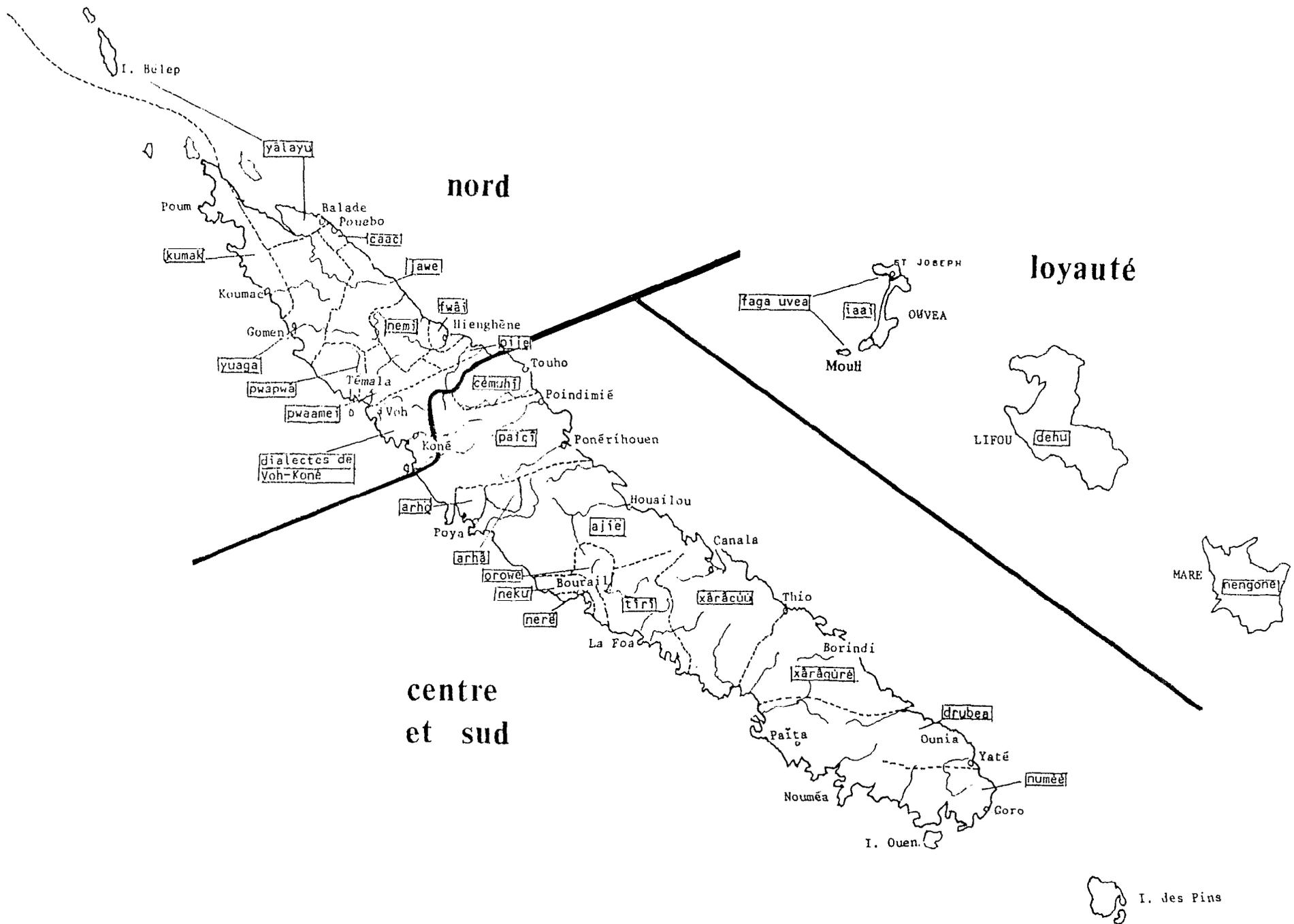
Nous envisagerons successivement ces deux « manières ». La première nous amènera à préciser quelques notions mélanésiennes d'anatomie et de physiologie, la seconde nous introduira dans les domaines de la manipulation psychologique. Tous les thérapeutes n'associent pas les deux méthodes. Certains se limitent à l'examen corporel, d'autres ne le pratiquent même pas. Nous examinerons ces différentes catégories de thérapeutes. Enfin les « médicaments », leur nature, leur préparation et leur administration, obéissent aussi à ce dualisme, conjuguant ici l'activité pharmacologique, réelle ou supposée, et l'action idéologique.

I. Le corps

VOCABULAIRE

Les Mélanésiens nomment et décrivent leur corps avec une précision sans ambiguïté. Grands marcheurs, artisans et guerriers jadis anthropophages, ils ont une connaissance pratique de l'anatomie. Soucieux de leur descendance, leur lexique des fonctions et organes reproducteurs est détaillé. La parole les préoccupe; ils soignent leur apparence; ils ont aussi des problèmes de nutrition.

Les noms recueillis désignent des ensembles organiques externes ou internes, tête, dos, viscères, etc., aussi bien que des organes isolés : globe de l'œil,



Carte 2. — Carte linguistique, tiré de « Les Langues Mélanésiennes de Nouvelle-Calédonie, 1979 » par A.-G. HAUDRICOURT et coll.

tendons, vessie, reins... Parfois cette précision relève de la dissection anatomique : un mot nomme en Paici la scissure médiane du cerveau, un autre en Camuki les piliers du cœur, un autre encore en Lifou la membrane hépatique ou la moelle des os. Ce vocabulaire s'étend aux sécrétions du corps, parfois à différents états (mucus nasal, crachat, salive, bave) et aux « humeurs » (bile, sang) considérées comme des sécrétions internes.

Les noms des organes que les Mélanésiens considèrent comme proches ou reliés entre eux sont formés à partir d'une même racine linguistique. De même ces noms sont parfois descriptifs : le tronc est nommé comme celui de l'arbre, le périnée est une fourche de branche, les reins ressemblent à des fruits (qui ne sont pas les mêmes dans les différentes langues), les poumons à des feuilles bullées, la salive, ou le sang dans une autre aire d'enquête, sont la sève de l'homme, les phalanges font penser à des nœuds de chaumes, les piliers du cœur aux racines aériennes du banian, etc.

Dans l'ensemble ces descriptions organisent les relations des organes ou des systèmes entre eux. Nous avons ainsi une image du *bon fonctionnement* et de l'organisation du corps chez les Mélanésiens.

ORGANISATION DU CORPS

Le squelette

Le squelette se dissocie après la mort. Une des propriétés du vivant sera donc d'avoir un squelette « cohérent ». L'élevage d'un enfant et la bonne hygiène de l'adulte comporteront un certain nombre de manipulations destinées à favoriser cette cohérence à l'aide de recettes à base de plantes dont une au moins aura la particularité de présenter des « nœuds ».

Les articulations privilégiées lors de la plume ou de la dissociation du squelette délimitent une zonation transversale : la tête est rituellement détachée du tronc au niveau des vertèbres cervicales lors de la cérémonie de levée de deuil. L'importance de l'articulation de la mâchoire inférieure sur les condyles est manifestée par la précision de la dénomination des temporaux. Les autres zones de cassure du squelette sont, à un même niveau, les coudes et la taille puis les hanches, genoux et chevilles. Les phalanges des doigts sont également remarquables.

Le corps est encore divisé longitudinalement en deux côtés, droit et gauche, et en deux faces, dorsale et ventrale. Si la division entre le dos et le ventre joue surtout, nous le verrons, au niveau symbolique, elle est cependant matérialisée par des notions comme celle de l'occiput. Quant à la latéralisation, elle est une notion de base de la culture mélanésienne (M. LEENHARDT, 1930; D. BOURRET, 1978). Anatomiquement elle naît au sommet du crâne, au niveau

de la fontanelle antérieure. Cette suture qui semble se prolonger par la scissure médiane du cerveau aboutit au nez, organe pair, chaque narine étant considérée indépendamment. Les sinus et les perforations sinusaires sont connus des thérapeutes mélanésiens et jouent un grand rôle dans l'étiologie et le traitement de maladies aussi variées que les affections du nez et de la gorge, les maladies mentales et crises épileptiques, les disfonctionnements gynécologiques (D. BOURRET et G. ZELDINE, 1978). La « fermeture » des fontanelles et du passage nasal sont des gestes essentiels de la puériculture. Les manipulations « fortifiantes » ainsi que les traitements des fractures des os et les trépanations sont la spécialité des « chirurgiens », hommes de qualification plus ou moins élevée.

Les viscères

Les relations entre les différents viscères d'un même appareil organique sont connues mais le fonctionnement de ces systèmes, non nommés, n'est pas forcément interprété de la même façon que nous le ferions. Ainsi il est dit que l'utérus communique « par un boyau » avec les glandes mammaires puisque des rapports sexuels et à plus forte raison une conception pendant une période d'allaitement gâtent le lait et font dépérir l'enfant au sein.

L'appareil digestif joue un rôle essentiel, bien sûr à cause de son rôle dans la nutrition, mais aussi parce qu'il est le seul qui ait deux orifices dont l'un, la bouche, est aussi le siège de la parole. Le rhinopharynx, la luvette, l'œsophage, sont des lieux importants et le ventre est aussi bien le siège de la force vitale que des émotions. La palpation des viscères digestifs, l'examen du contenu des organes creux, déféqué ou régurgité, sont deux moyens de diagnostic spécialisé généralement pratiqué par des femmes. Les premières sont des « masseuses »; aucun nom n'a été donné pour les secondes qui « travaillent avec les purges ». Enfin cette conception du double rôle du tractus digestif incite les Mélanésiens à nettoyer périodiquement, seuls ou en groupe, rituellement ou ordinairement, leur estomac et leurs intestins au moyen d'émétiques et de laxatifs (les lavements sont inconnus) parfois violents afin d'éviter, soit que de mauvaises pensées ne leur gâtent la nourriture, soit l'inverse. D'ailleurs, mais l'usage des réfrigérateurs change cela, on ne consomme jamais la nourriture de la veille, qui pourrait être souillée, avariée ou ensorcelée.

Les femmes et les hommes n'ont pas les mêmes obligations de purge, en particulier les purges féminines collectives n'existent pas. Les enfants nouveaux-nés sont sévèrement purgés avant la première prise de nourriture, avec des feuilles extrêmement amères et même toxiques. Au cours de la première année les

purges sont répétées, mais peu à peu édulcorées. Nous reviendrons sur cette notion d'amertume des médicaments. Notons que pour les Mélanésiens l'amertume caractérise aussi le foie.

Les humeurs et liquides corporels

Ils sont généralement conçus comme des substances d'élimination dont la qualité et l'écoulement doivent être surveillés. Parmi ces humeurs les Mélanésiens incluent les écoulements de lymphes ou de pus provoqués par les traumatismes et affections cutanées ou ganglionnaires. Ils ne font pas de différences quant au traitement entre un abcès et un hématome superficiel : ils sont tous deux passibles d'être débridés par scarification ou incision après maturation. Les scarifications étaient un mode de traitement très en faveur, toujours pratiqué pour les maux de tête (incisions frontales) ou la fatigue (saignée dorsale). Les spécialistes chargés de ces opérations étaient — sont — aussi ceux qui pratiquaient les sub-incisions sur les jeunes garçons.

Les « contusions internes » sont traitées par des médicaments, toujours végétaux, réputés fluidifiants et les qualité et quantité du sang circulant sont contrôlées, en particulier par l'examen des fèces qui sont du sang normalement éliminé; la sécrétion de bile est périodiquement stimulée « pour éclaircir le sang ». Le sang est cependant la seule humeur dont l'écoulement soit difficilement perceptible, au contraire des sueurs, urine, salive, sperme et menstrues, bien que ces dernières soient un problème particulier. Enfin le souffle — l'haleine — est la forme sèche de la salive et utilisé comme tel en médecine indigène.

Le sang, pas plus que les autres liquides corporels ne doit remonter vers l'intérieur du corps au risque « d'enfermer la maladie » : il n'y a donc pas pour les Mélanésiens de circulation fermée du sang et la représentation qu'ils se font des vaisseaux sanguins est à l'image de la circulation telle qu'ils l'observent dans les végétaux; ils les dessinent comme une arborescence au départ du cœur qui semble être à l'origine du flux sanguin.

Les palpations effectuées en vue d'établir un diagnostic : prise de différents pouls, touchers divers, se font toujours en allant vers les extrémités, en vertu de ce principe fondamental que rien ne doit revenir au centre du corps et surtout pas le sang au cœur.

Peau et phanères

Le bon état général du corps, son port harmonieux mais aussi son aspect sain et son intégrité sont des aspects essentiels de la « bonne santé » et les Mélanésiens, contrairement à l'opinion historique (K. R. HOWE, 1978) font le plus grand cas de l'hygiène qu'ils pratiquaient traditionnellement à base de bains et d'onctions huileuses de jus de plantes; ainsi en Houailou la qualité de « luisant », c'est-à-dire à la

fois suffisamment gras de l'intérieur et soigné extérieurement, est-elle synonyme de « joli » pour qualifier l'apparence d'une personne.

Nous avons vu que ce souci d'hygiène touche même à l'intérieur du corps et à son fonctionnement. En réalité les Mélanésiens pensent que leur corps est perméable à la nature ambiante non seulement par les orifices naturels mais aussi par des orifices fictifs précisément localisés et qui semblent être assimilables à des nœuds nerveux ou à des zones de vulnérabilité particulière. Ces orifices fictifs sont la fontanelle antérieure que nous avons déjà mentionnée, ainsi que l'occiput (trou occipital); un point situé dans le dos à la base de l'omoplate gauche au niveau de la pointe du cœur (c'est à cet endroit qu'une « auscultation » permet de définir le sexe d'un enfant *in utero*); deux points situés sous les aisselles à droite et à gauche à hauteur des mamelons, qui semblent correspondre à des aires ganglionnaires; un point ventral correspondant au plexus solaire à la pointe du sternum. L'ombilic semble jouer un rôle de référence topographique lors des massages mais aucun dans l'ordinaire.

L'intérêt porté au bon état de l'épiderme et des phanères, joint à la dermo-pathologie particulière aux tropiques se traduit par un vocabulaire spécialement appliqué à décrire les affections cutanées et leurs différents stades d'évolution ainsi que les maladies telles que lèpre, pian, etc.

II. La maladie

Ces quelques notions d'anatomie et de physiologie vues sous l'angle indigène nous permettent de préciser l'idée que les Mélanésiens se font de la maladie et plus précisément de la façon dont elle s'introduit dans le corps, dont on peut la déterminer et comment la déloger.

DIFFÉRENTES CATÉGORIES DE MALADIES

Les informations les plus nombreuses concernant les dénominations des maladies dans les différentes langues de la Nouvelle-Calédonie sont sur Houailou et sur Lifou : aux travaux de LEENHARDT (M. LEENHARDT, 1935) et d'Éliane MÉTAIS (É. MÉTAIS, 1967) qui sur Canala utilise un lexique en langue ajie de Houailou et en grande partie le travail de LEENHARDT lui-même, d'une part, aux notes personnelles de Maurice LENORMAND d'autre part, s'ajoutent les notes de terrain de l'auteur, qui sont les seules sources utilisées sur les autres aires d'enquête. Une deuxième remarque plus importante est que les termes recueillis par LEENHARDT et LENORMAND sont interprétés. Le premier, missionnaire instruit en médecine, le second, pharmacien, ayant tous deux étudié selon les méthodes en faveur dans la première moitié du siècle,

ont tenté de donner des définitions mélanésiennes des traductions européennes. La recherche de cette adéquation est en réalité nécessaire à préciser, sur un plan purement technique, le champ enquêté. Encore, dans le domaine médical, cette traduction pour être exacte doit-elle être fondée sur un diagnostic réel et non sur une description de seconde main. Bien que nous ayons travaillé en relation étroite avec des médecins pratiquant sur le Territoire, nous reconnaissons pour cette partie de notre étude une relative carence. Peut-être cette insuffisance dans l'enquête médicale et les difficultés que nous avons éprouvées à faire se rencontrer deux discours médicaux ne sont-elles pas étrangères au fait que nous pensions qu'une transcription systématique ôte à la nomenclature et à la classification indigène la dimension culturelle indispensable à la compréhension de la connaissance médicale mélanésienne.

Ces restrictions admises, une analyse critique des données permet de retrouver trois catégories de maladies, classées par les Mélanésiens des plus aux moins naturelles : est considérée comme naturelle une relation directe nettement établie, et immédiatement perceptible, de cause à effet. Il faut toujours retenir qu'une maladie, une affection, un traumatisme, une indisposition... apparemment naturels peuvent se révéler ne pas l'être, en particulier s'ils résistent aux traitements simples, s'ils s'aggravent et se secondarisent, s'ils durent plus que de raison.

Les maladies qui n'en sont pas

La première catégorie est celle des affections simples, « sans importance » disent les Mélanésiens. Ce sont principalement des petits ennuis, des accidents mineurs : des bobos, des furoncles, des écorchures bénignes. Entrent aussi dans cette catégorie les fractures sans complication ainsi que les traumatismes musculaires ou articulaires et les troubles « digestifs » comme hernie et volvulus donnés comme conséquences de trop grands efforts et donc assimilés aux accidents musculaires. Nous pourrions y ajouter, bien que ce soit un domaine un peu particulier, les troubles gynécologiques communs, les événements normalement liés à la grossesse et à l'accouchement, la puériculture ordinaire. Ce champ médical, de petite médecine, est on le voit assez vaste mais en fait limité en intensité; sa banalisation fait y placer des endémies comme le pian.

Une des grandes règles de la médecine ou de l'hygiène mélanésienne au sens large sera non pas

tellement de soigner une affection lorsqu'elle est survenue que d'empêcher qu'elle survienne. A cet effet, les Mélanésiens portent sur eux en permanence des « protections » sous forme de feuilles ou de petits morceaux d'écorce indiqués par un Voyant; en l'absence de toute maladie, de leur naissance à leur mort ils se purgent, se tonifient, contrôlent leurs humeurs, au propre comme au figuré, surveillent leur sommeil, leur alimentation, leurs activités et leurs actes... pour se garder de toute atteinte, endogène ou allogène, préjudiciable à leur santé.

Nous voyons ici apparaître la notion de responsabilité qui sous-tend la seconde catégorie de maladies. Cette responsabilité peut être consciente ou inconsciente; elle est le plus souvent personnelle mais peut aussi être collective (1). Dans tous les cas il reviendra au Voyant de la déterminer et de la faire reconnaître au malade et à son entourage : la culpabilisation est un élément essentiel du diagnostic ou plus exactement de l'interprétation donnée du diagnostic, la déculpabilisation un élément non moins essentiel du traitement.

Les maladies qui en sont

Les maladies de cette deuxième catégorie sont caractérisées dans l'ensemble par une étiologie délicate, une certaine complexité nosologique et un état maladif grave, prolongé. On peut les répartir en deux sous-groupes définis par le caractère de l'apparition des symptômes :

(a) Une déclaration brutale généralement liée à une ou des manifestations physiques évidentes comme par exemple des ulcères, une forte fièvre, une éruption cutanée, des ganglions, une chorée, etc., semble définir ce que les Mélanésiens instruits appellent, à la suite de LEENHARDT, les maladies totémiques. Ce sont bien plutôt des maladies dites provoquées par la transgression d'un interdit qui peut être de culture, de chasse, pêche..., de cueillette, de passage, sexuel, alimentaire, etc. Ces interdits sont très généralement liés à un territoire clanique ou à une saison particulière et sont le plus souvent appliqués précisément à une espèce, animale ou végétale, ou à une action déterminée. Ainsi : manger de la viande (humaine) à la saison des cyclones et du tonnerre, qui est aussi la saison traditionnelle de la cueillette de disette, est une violation de l'interdit posé sur la guerre et plus généralement sur l'anthropophagie à cette période de l'année. Dans le nord de

(1) La responsabilité individuelle engage la collectivité : c'est ce que l'on apprend encore aux jeunes garçons bien que les classes d'âge traditionnelles soient moins cohérentes que jadis. Lorsque l'un d'eux avait commis une faute, les autres étaient châtiés, lui seul était épargné. Sa honte, la rancune, la jalousie, la colère du groupe étaient sa punition. Ainsi se met en place le système de coercition sociale sur lequel s'articule en particulier le discours médical. Les filles et les femmes, individuelles par nature, sont à ce titre considérées comme asociales par essence et dans une certaine mesure, délétères pour la société.

la Nouvelle-Calédonie les clans qui se réclament du Tonnerre attribuent à la non-observance de ce « tabou » les attaques cérébrales avec paralysie et revendiquent ces accidents comme la sanction d'un manquement à leur égard. Plus on descend vers le sud, plus les clans du Tonnerre perdent de leur importance, plus les pathologies attribuées au Tonnerre deviennent bénignes : ce sont finalement des « rhumatismes météorologiques » (aire Paici) ou des furoncles (aire Camuki). A Lifou, îles Loyauté, les attaques cérébrales avec paralysie sont attribuées à la sorcellerie (*doki*). On peut donner d'autres exemples de ces maladies dont l'origine est attribuée à une transgression : dans les zones basses de la côte ouest serait atteint de ganglions filariens celui qui aurait fait son jardin avant que le signal en soit donné par le Maître des cultures; des ulcères gangréneux rongent les membres inférieurs de celui qui a traversé un cimetière...

Ces exemples recouvrent deux cas de figure :

(i) un fait naturel est interprété sous un angle social normatif; cela suppose que la règle a été établie en fonction d'observations sur les relations entre divers facteurs (cas de l'apparition des ganglions filariens en liaison avec la date des cultures dans une situation topographique donnée);

(ii) un manquement à une règle sociale doit être sanctionné. Si rien ne se produit naturellement que l'on puisse interpréter dans ce sens comme en (i), il sera nécessaire de provoquer l'interprétation et de lui donner une base factuelle. Cela pourra être réalisé par le moyen de la pression socio-psychologique (cf. note p. 495); on créera ainsi une conduite compulsive, inquiète, génératrice à plus ou moins long terme de stress et de désordres ou accidents somatiques (cas des attaques cérébrales). On pourra aussi créer directement la maladie par des moyens plus radicaux comme l'empoisonnement plus ou moins gradué, procédés reniés par les authentiques traditionnalistes.

Le résultat social de (i) ou de (ii) sera le même : sanctionner la responsabilité personnelle du contrevenant aux règles établies par une sorte de « justice immanente ».

Nous devons introduire ici une considération qui est suggérée dans l'exemple du Tonnerre cité plus haut. Une règle primitivement établie au bénéfice de la communauté peut être détournée au profit d'un groupe particulier de cette communauté ou même d'un individu isolé. Ce groupe ou cet individu peuvent être ceux qui étaient chargés par la communauté de faire respecter la règle. Le plus souvent il s'agit de groupes étrangers qui se sont assurés le pouvoir : le

processus le plus courant est l'assimilation par mariage, adoption, etc., du « responsable » autochtone.

Dès lors un manquement à la règle sera perçu par le groupe ou l'individu dominant comme une offense personnelle; la personne peut être suivie par le cas physique ou morale; la sanction sera une vengeance qui aura idéalement les mêmes apparences que la « justice immanente » mais nécessitera un effecteur symbolique, le Tonnerre dans le cas évoqué, un Lézard si le groupe — le clan — offensé est celui du Lézard... Ces symboles des clans en sont les « alliés », que les Lifou nomment *haze*. Certains sont très redoutés, le Lézard *Kôbai* particulièrement (1) dont l'influence s'étend bien au-delà de sa région d'origine, Koh. Ces « alliés » sont manipulés par leurs « gardiens »; des individus isolés peuvent se procurer leurs services moyennant un paiement coutumier. Mais nous entrons ici dans le domaine de la sorcellerie.

(b) Le second sous-groupe est caractérisé par une apparition plus ou moins progressive de symptômes en général complexes. Fièvres intermittentes, cachexie, affection généralisée, tous les troubles psychotiques en général et les maladies à caractères épidémiques semblent entrer dans cet ensemble. Dans la plupart de ces cas l'étiologie et le diagnostic sont souvent plus délicats à mener à bien et le traitement donnera l'impression d'être tâtonnant, ou simplement palliatif. Dans le pire des cas il sera impuissant.

La causalité invoquée est encore la responsabilité individuelle, ou collective dans le cas d'épidémie (les épidémies peuvent aussi résulter d'une faute très grave d'un individu important), mais elle est réputée inconsciente ou s'exercer à l'encontre de l'esprit d'une personne défunte souvent depuis longtemps, parfois mythique. Un bon exemple de cette démarche est celui de la « carie des os », *ka viro ju kamo* en ajie de Houailou, *juri* à Bourail, décrite comme des abcès creusant les os et attribuée à la « racine d'un arbre planté à côté du tombeau d'un Vieux » : cette racine « remonte dans les os des morts et dans le sang des vivants de la même famille ».

Les manifestations pathologiques de ce sous-groupe peuvent aussi être attribuées à la jalousie d'un tiers; cette jalousie, mobile très puissant, s'exerce par sorcellerie; elle peut être sans motif décelable et sera donc très difficile à définir. Ces recherches étiologiques sont toujours du domaine du Voyant.

Les maladies totémiques

La troisième catégorie est celle des vraies maladies totémiques. Une acception usuelle qu'ont les

(1) Il existe de nombreux clans qui se réclament de Lézards différents dont la classification indigène recoupe les généalogies. Ce schéma est valable pour d'autres animaux et également pour des plantes, alimentaires ou non.

Mélanésien du concept ethnologique de Totem est : ce qui est porté, transmis par le sang. Or la construction sociale mélanésienne de Nouvelle-Calédonie attribue le sang à la parenté maternelle, les os étant de la parenté paternelle (1). On dira d'une personne qu'elle « porte le totem » lorsqu'elle montrera certaines dispositions héréditaires qui seront alors attribuées aux maternels.

Parmi ces dispositions nous trouverons de vrais troubles pathologiques comme l'épilepsie, certains troubles mentaux, le diabète; des terrains sensibles (allergies, zonas) ou pathogènes (hypertension); des manifestations génétiques (albinisme) ... dont les Mélanésiens ont noté la récurrence familiale. Lorsqu'un traitement est nécessaire, il est administré par l'oncle maternel ou la mère jusqu'au moment où il est confié à la responsabilité du patient lui-même.

C'est toujours un enfant porte-totem qui est choisi pour être instruit dans les techniques familiales originales en particulier dans les domaines de la pharmacopée et des techniques de voyance, surtout lorsqu'il montre quelques dispositions telle qu'aptitude à l'apprentissage et à la mémorisation, facilité à rêver (et à se souvenir de ses rêves), fragilité nerveuse, grande émotivité; lorsqu'il est sujet à des crises épileptiques, délirantes; lorsqu'il a des hallucinations, etc. Très souvent d'autre part cet enfant sera le descendant d'une personne elle-même douée de ces particularités. En effet les règles de mariage font que toutes les trois générations, l'arrière-grand-père paternel et l'arrière-grand-oncle maternel sont une seule et même personne, tout au moins dans l'absolu; il y a là un nœud généalogique où la convergence héréditaire est à son optimum; et si ce n'est pas un fait scientifiquement prouvé du moins est-il socialement reconnu.

Ces trois catégories de maladies affectent le corps par des voies différentes. Les maladies totémiques que nous venons de définir sont dans le corps par l'intermédiaire du sang et leur manifestation est liée à une théorie de la conception. Les maladies du premier type sont surtout des traumatismes par effraction ou considérés comme tels. Les affections du second type, les plus nombreuses et les plus variées sont plus perverses et pénètrent le corps par les orifices que nous avons dénombrés; la voie de pénétration attribuée à une maladie est un procédé de classement des médicaments et permet à l'observateur d'affiner par le diagnostic l'étiologie des maladies à l'intérieur de ce second groupe.

III. Le diagnostic

LE DIAGNOSTIC CLINIQUE

L'examen corporel

Six aspects du corps semblent être, séparément ou en totalité, pris en considération par les thérapeutes : le port et le comportement, l'odeur, la qualité de la peau et des phanères; l'œil, la langue, le pouls. S'ajoute à cet examen la description des symptômes ressentis par le patient : sensation de douleurs (localisation, intensité, périodicité), modifications de l'appétit ainsi que des transits intestinal et urinaire, fatigue, qualité du sommeil, appétence sexuelle, et pour les femmes particularités des cycles. Ces détails ne sont donnés qu'en réponse aux questions du thérapeute.

(a) *Le port et le comportement*

Le lieu de consultation est organisé de telle sorte que le comportement et l'attitude du malade et des proches qui toujours l'accompagnent dans cette circonstance puissent être observés par le thérapeute qui ne fait qu'appliquer à sa profession les règles générales de la réception traditionnelle : espace dégarni à franchir devant l'habitation et période plus ou moins longue d'attente à l'extérieur. Ces « épreuves » permettent une approche globale de l'état physique et émotionnel du consultant. « *On voit bien* », dit la « guérisseuse » M., « *les autres qui sont emboutcanés; les yeux: ils ont peur, ils regardent partout et ils ne regardent pas les yeux; la parole: ils parlent beaucoup et vite et ils disent trop de choses; les mains: elles bougent tout le temps...* »

(b) *L'odeur*

Les Mélanésiens ont un excellent nez et leur odorat est très sélectif. Les odeurs corporelles en particulier leur sont très sensibles. La notion de « malodorant », *hmëz* en Lifou, se raffine en odeurs diverses, odeur de « vivant » en général (*bömu* en Ajie), odeurs des urines, des déjections et vomissements, des sueurs plus ou moins âcres, de pus ou même de pourriture (maladie *nâgënyë* en Païci), odeurs sexuelles (maladie *wâtemu* en Païci), odeur blette ou sûre dégagée par certaines affections, odeur fétide puis sucrée de la chair en décomposition... Certaines plantes ont la réputation d'affiner les sens, en particulier l'olfaction; ainsi des Araliacées (D. BOURRET, 1980, a) pratiquées par certains thérapeutes.

(1) Dans toutes les circonstances autres que médicales où le sang est répandu par un liers, une réparation coutumière doit être faite à la mère ou aux parents maternels du blessé, même léger.

(c) *La qualité de la peau*

Nous avons vu que l'aspect recherché de la bonne santé est un corps ni maigre ni gros, dont la peau saine est « jolie », luisante, ainsi que les cheveux. Amaigrissement, obésité, peau terne ou grasse, sèche ou humide (froide), éveillent l'attention du thérapeute. Cependant il ne semble pas que la notion de température puisse être dégagée de celle de maladie chaude ou froide. Il s'agit plutôt de la rupture d'une sorte d'équilibre humoral (D. BOURRET, 1980 b) dont la dualité recoupe d'autres classifications autochtones du type masculin/féminin, sec/humide...

Enfin un certain nombre de lésions élémentaires permettaient, dans un monde relativement clos, un diagnostic clinique. La plupart de ces dermatoses, bien qu'en voie de disparition, sont restées dans les mémoires. Citons le « tokelau » (*Tinea imbricata*), différentes sortes de « tonga » (mycétomes?) (1), le pian, les dermatoses d'étiologie variée dont les plus fréquentes sont attribuées au Léopard sous leur forme sèche et au Serpent marin sous leur forme humide. Certaines dermatoses pourraient être liées à l'environnement minier (dermatites du nickel). Nous pouvons ajouter à cette liste restreinte les quatre espèces de lèpres que les thérapeutes indigènes reconnaissent d'après leurs manifestations visibles.

(d) *L'œil*

Saillant, brillance, vascularisation, coloration de la cornée sont pris en compte. L'opacification, qu'elle soit diffuse ou qu'elle progresse soit à partir de la pupille soit à partir du bord externe de l'iris se voit reconnaître une valeur différente : vieillesse ou maladies « de la lune », « boucans » divers qui ont pénétré par la fontanelle. L'œil rouge est interprété comme le signe d'un mauvais pronostic ou d'une possession. La coloration jaune de la cornée est l'indication d'une purge, éventuellement d'une saignée. Une conjonctive pâle, associée à d'autres symptômes comme l'amaigrissement, une peau jaune..., appelle un diagnostic de « vampirisme » et un traitement pour « redonner du sang ». Les conjonctivites et autres irritations externes sont plus ou moins soignées.

(e) *La langue*

Elle est également un élément de diagnostic. La « langue blanche », *tē* en Paici, *thep* dans les langues du Sud, *āja* en Ajie, *tap* en Camuki, *thà* dans les langues du Nord, *ihalapa* en Lifou..., est un signe clinique universellement reconnu comme avant-coureur de maladies plus graves. C'est aussi une affection saisonnière probablement liée à l'abondance

de nourriture et secondairement rattachée au soleil. D'autres aspects de la langue sont appréciés à un moindre degré.

(f) *Le pouls*

Contrairement aux autres éléments de l'examen clinique le pouls n'est pas pris par tous les thérapeutes. Il y faut apparemment une certaine spécialisation ou plus exactement un certain niveau de connaissances professionnelles. Les thérapeutes exercés prennent le pouls à deux endroits du poignet ou à la base du cou, bilatéralement et de face, ou en arrière des rochers, ou à la face interne de la cheville sous la malléole et principalement au creux du coude. Le thérapeute prend également son propre pouls. Les raisons du choix de tel ou tel pouls ne nous ont pas été données, peut-être sont-elles fonction de la partie malade du corps.

LES MÉTHODES PARTICULIÈRES DE DIAGNOSTIC

(a) *Le diagnostic provoqué de type homéopathique*

Autant que nous puissions le savoir cette pratique est de Lifou. Nous n'avons pas de preuve qu'elle soit utilisée dans d'autres parties de la Nouvelle-Calédonie bien que ce soit fortement probable.

A Lifou « amacane » se traduit textuellement par : « avoir bien en main ». Cette technique utilise une plante qui varie suivant le thérapeute qui l'a expérimentée pour induire tel ou tel symptôme et ainsi mettre en évidence la maladie; d'où la traduction plus libre de cette notion en « test préalable ». On attend de *amacane* une réaction de soulagement du malade. S'il dort après l'administration de cette plante, le traitement prévu pourra être continué. L'effet de *amacane* est dit être produit par l'émanation de la vertu de la plante invoquée par le thérapeute : il s'agit ici de l'explication traditionnelle du mode d'action des médicaments en général.

(b) *Les émétiques*

Des compositions émétiques sont administrées pour « révéler la maladie », c'est-à-dire la « mauvaise conduite », qui se lisent dans la qualité et la couleur de la régurgitation. Ainsi à Ouvéa le *bugny humo* composé de *humo* (*Psychotria collina*, Rubiacée), *leiji* (*Cordyline neo-caledonica*, Agavacée), amande de noix de coco râpée et eau de mer, semble pouvoir révéler que le patient, homme ou femme, a eu une conduite dissolue, le vomissement gluant qu'il provoque étant le signe de la maladie du dévergondage, sans implication d'affection vénérienne. C'est

(1) Les noms de ces affections indiquent leur origine étrangère, ce qui ne veut pas dire que l'introduction soit récente : les rapports des Tongiens avec Lifou ou l'île des Pins sont très antérieurs au voyage de Cook.

en outre une occasion de plaisanterie envers celui qui est ainsi allé se « purger au bord de mer ».

(c) Les massages

Ils semblent une pratique d'origine polynésienne en usage dans les aires d'enquête où se fait sentir la tradition « wallisienne »; nous les avons retrouvés aux îles Loyauté, à Pouébo et chez les locuteurs Jawe du nord-est. Cependant la « théorie des boyaux » est généralement reconnue.

Abha, le massage en Iai d'Ouvéa, est pratiqué par les femmes, qui localisent les boyaux au centre (estomac), à droite (foie), à gauche (?), de part et d'autre de l'abdomen et parfois en bas (« boyaux des femmes » ou alimentation trop abondante). « *Au nombril correspond le gros boyau. Le gros boyau se déplace: ça dépend du travail et ça dépend de la personne. Si on a faim parce qu'on a trop travaillé, on se sent mal au cœur: le boyau remonte jusque dans la poitrine. Si on a trop mangé il descend. Il pèse de chaque côté sur les jambes et empêche le sang de passer; ça fait gonfler les pieds et les chevilles. S'il s'écarte de part et d'autre c'est plutôt bon signe* » (Ph. P. de Necaot).

Les massages sont un traitement relaxant et adjuvant aux purges que les masseuses utilisent dans le même temps. La séance commence toujours — le malade étant assis jambes allongées — par un massage dorsal en descendant les deux paumes de chaque côté du trapèze puis le long de la colonne vertébrale jusqu'aux reins, enfin en remontant vers les hanches. Le massage frontal qui suit, le malade étant couché sur le dos, descend le long du sternum jusqu'au diaphragme, remonte le long de chaque flanc de l'extérieur jusqu'au nombril, remonte de bas en haut de chaque aîne jusqu'au nombril, fait glisser sur eux-mêmes les plis unguinaux; enfin l'opératrice saisit le nombril, tire trois fois. Chaque mouvement est répété deux fois. C'est un massage profond, du bout des doigts. Il est précédé d'une palpation qui décele une position ou un toucher anormaux des viscères et permet d'ajuster le massage et le traitement conjoint à base de plantes.

Ce diagnostic ne peut être établi que grâce au « pouvoir » des mains, qui n'est pas propre aux masseuses mais nécessaire à d'autres techniques corporelles, même non médicales. Dans le cas des masseuses, ce pouvoir est transmissible par les femmes de la lignée paternelle (sœur du père). La transmission se fait, dans tous les cas, par contact; des herbes servent d'intermédiaires rituels, elles sont écrasées entre les mains du tenant du pouvoir et leur suc, qui véhicule la « force », imprègne les mains du récipiendaire. Une formule de passation est prononcée, qui permet de découvrir les *meci ka signōdr* (Lifou), les « maladies cachées ».

(d) Chirognosie

Une technique particulière est celle de l'examen des jointures des doigts à la face interne de la main. Chaque doigt donne l'image d'une affection particulière : le *doki*, que nous définirons plus loin, est à la phalange inférieure du médium, « le boucan-sagaie » à la phalange distale de l'index. Nous avons ainsi une sorte de chirognosie des organes atteints.

LE DIAGNOSTIC SOCIALISANT

L'ordo rerum

Il n'entre en jeu que dans le cas des maladies du second type et plus particulièrement celles du second groupe placées par la terminologie populaire néocalédonienne dans la catégorie des « boucans ». Les Mélanésiens distinguent les boucans *sensu lato* des « boucans des Vieux » : *pēnōng* dans la langue de Gomen, *môm* en Jawe, *wēny* en Nenema... qui sont les sanctions aux transgressions.

Cette détermination de l'origine surnaturelle de la maladie se fait après le diagnostic proprement dit, sur une enquête menée par le clan auquel appartient le malade (les femmes mariées appartiennent toujours au clan de leur père). Cette enquête va indiquer le « niveau de surnaturel » auquel devra se situer le traitement et donc le thérapeute. Voici le processus tel qu'il nous a été expliqué par L. T. de Tiwaka (il s'agit de notes non de mot à mot, exception faite des guillemets à l'intérieur de la citation) :

— Traditionnellement lorsqu'il y avait soupçon de boucan il fallait convoquer six personnes : trois enquêteurs et trois vérificateurs. Les trois vérificateurs sont trois oncles représentant « les trois niveaux territoriaux » des trois enquêteurs. Il y a un enquêteur dont le champ d'action ne doit et ne peut pas dépasser le cadre de la maison. Il cherche le boucan dans la maison. Le vérificateur vérifie qu'il procède bien et ne déborde pas ses prérogatives. Le deuxième enquêteur opère au niveau du clan. Il cherche si le boucan provient du clan. Le boucan ne peut jamais provenir des maternels. Les maternels sont l'asile et le recours, ils sont le sang. Le mal peut au contraire venir des paternels, du clan : jalousie. De nouveau le vérificateur vérifie. Si le boucan n'est toujours pas là, le troisième enquêteur le recherche au niveau de l'ensemble de la Calédonie, « même dans les nuages ». Celui-ci est le Voyant. Il se trouve au niveau supérieur des Chefs. Il peut agir sur les autres chefferies. De nouveau il y a vérification.

Nous pouvons ajouter que seul le Voyant a compétence sur les trois niveaux, ce qu'exprimait ainsi P. P. de Néami : « *Quand je lève le bras je touche les nuages, quand je le baisse je touche le fond des eaux.* » En outre il faut noter que chaque niveau territorial

est organisé en triade. Ainsi des clans terriens : « dans l'igname le haut et le bas sont à eux ; le milieu est bon à manger pour les autres » (E. W. de Lifou). Ainsi également de la division de l'espace en trois zones : le bord de mer, le milieu, la montagne. D'autres exemples de cette conception ternaire de l'univers peuvent être donnés dans d'autres domaines, en particulier dans la division cérémonielle du temps, où trois jours sont un temps « totémique » encore utilisé dans les traitements médicaux.

En réalité l'univers tout entier est pour les Mélanésiens à trois dimensions, « le naturel, l'humain et le surnaturel ; l'humain ne peut agir sur le naturel que par le surnaturel ; le naturel ne peut être compris par l'humain que par le surnaturel » (A. W. de Lifou). Ainsi les techniques de voyance auront-elles pour but de mettre en rapport les trois dimensions, l'humain étant compris comme l'être social. On voit bien que la bonne santé et de l'individu et du groupe est le point de rencontre harmonieux du naturel et du surnaturel.

Les techniques de voyance

(a) Les illusionnistes

(i) *La tradition* : la description faite par M. LEENHARDT du *jau* est classique (M. LEENHARDT, 1930) mais les *jau* qui utilisaient l'« urine divinatoire » n'existent plus. Des techniques traditionnelles sont cependant encore en usage, qui se rapprochent beaucoup de celle du *jau*, comme le *cōutiri* des Païci qui utilise la fougère *Nephrolepis* sp. (*jaau* en Païci). Le Voyant, son pied posé sur un caillou immergé, lire sur la fronde pincée entre ses orteils. Le nombre de pinnules qui restent attachées au rachis indique le nombre des maladies qui se sont abattues sur le patient, dont la présence n'est jamais nécessaire. Une variante de *cōutiri* emploie trois « herbes » : *āramōtō* (*Imperata cylindrica*, Graminée, le « *dis* » de M. LEENHARDT), *ilēu mii* (les feuilles rouges de certains *niaoulis*, *Melaleuca* (leucadendron) *quinque-nervia*, Myrtacée), *māpe* (*Cladium deplanchei*, Cypéracée), que l'on immobilise sous un caillou immergé, toujours dans l'eau courante, et que l'on frotte avec les pieds. Si les feuilles se libèrent, la maladie partira ; si le caillou roule, la maladie est grave.

Pendant le *cōutiri* le Voyant *pamādè*, c'est-à-dire récite la filiation de ceux qui ont successivement détenu le remède ou la formule divinatoire, afin de solliciter leur puissance et leur assistance. Après *cōutiri* il place des herbes (les mêmes?) sur sa poitrine et urine ; s'il urine par saccades le malade guérira (A. G. de Netchaot).

Ces pratiques se font très tôt le matin ou tard le soir. A ces heures la rivière est interdite aux baigneurs. Une autre technique traditionnelle de *peeri wāi*

(recherche des médicaments) par effeuillage se pratique sans restriction de lieu ni de temps. Dans l'un et l'autre cas on présente au Voyant nu *duru*, une offrande coutumière.

P. P. de Neami utilisait un morceau de balassor (tissu végétal obtenu en battant la racine aérienne étirée du banyan *Ficus prolixa*). Il *pamādè* et appelait les noms de ceux qui étaient suspects d'être la cause de la maladie qu'il devait déterminer. Lorsqu'il nommait le coupable une fourmi rouge ou un lézard apparaissait au coin du balassor. P. P. frappait l'animal avec un bois spécialement réservé à cet usage et la maladie allait frapper celui qui l'avait envoyée.

(ii) *Les altérations* : un « Voyant » appelé en consultation pose un morceau d'étoffe par terre et, à chaque coin, un billet de 100 CFP. Il prend le *duru*, l'attache avec de la paille (*Imperata cylindrica*, citée plus haut). Il *pamādè*, fait sortir tout le monde un instant puis rappelle l'assistance. Il passe alors un couteau sous l'étoffe et en retire deux « paquets » de boucans.

Ces paquets de boucans sont en général composés d'herbes ou de feuilles brûlées. On y a ajouté parfois des petits os ou même un crâne de chien, de poulet (il s'agissait traditionnellement de pointes d'os de roussettes, Cheiroptères), parfois des cristaux de soufre (un commerce fructueux de magie se fait avec les Nouvelles-Hébrides), toujours un objet ou un déchet corporel volé à la personne que l'on veut emboucaner. On y met des aiguilles métalliques en nombre pair, opposées les unes aux autres ; elles indiquent le temps dans lequel le boucan aura achevé son œuvre. On enveloppe le tout dans une feuille, un papier journal, une guenille et on attache avec des brins de fil en nombre impair ; trois est un mal modéré, sept est la mort, surtout si le fil est noir. S'il est rouge on veut la folie, s'il est blanc un simple avertissement plus ou moins sévère.

Le couteau que le « Voyant » passe sous l'étoffe est aimanté. Les aiguilles du paquet de boucan sont attirées, le paquet saute vers le couteau, cela fait un grand effet.

Ces paquets de boucan sont la matérialisation de l'intention nuisible. C'est de la sorcellerie ou de la magie noire, traditionnelle à l'origine, dont nous verrons plus loin la signification. L'altération culturelle est ici double. D'une part à cause de l'introduction d'éléments modernes : argent, couteau, aiguilles et aimant, os d'animaux importés par les Européens, etc. D'autre part, et surtout, à cause du but recherché qui n'est plus de trouver à qui, mort ou vivant, doit être attribuée l'origine du mal, mais de mettre en évidence le mal comme une entité fonctionnant de façon autonome. Le mal débusqué, la maladie doit s'arrêter. Point n'est absolument besoin de coupable.

(b) *Les chamans*

(i) *Le Voyant*: il semble que ces illusionnistes, traditionnels et charlatans, correspondent aux enquêteurs des deux premiers « niveaux territoriaux » de L. T., la maison, voire la tribu, c'est-à-dire la communauté villageoise dans l'acception courante du terme en Nouvelle-Calédonie, et le clan. Au niveau des nuages s'est conservée la tradition de ce qu'il faut bien apparenter au chamanisme : « dans le temps les vrais Voyants étaient rares. Pour « voir » ils prenaient des feuilles qui les mettaient en condition » (J. M. à Boakaine).

Ph. P. de Necaot confirme et cette information et celle de L. T. de Tiwaka : le Voyant à qui le demandeur présente le *duru* demande une nuit de réflexion. Il se drogue : une plante connue de lui seul et tenue secrète lui permet de comprendre ce que lui disent ses feuilles divinatoires en réponse à ses questions. Le lendemain il donne sa réponse et indique le thérapeute qui sera responsable du traitement. Au bout de trois jours le Voyant « voit » l'état du malade et au besoin change le thérapeute. Si le cas est difficile il peut consulter d'autres Voyants.

Toutefois la voyance n'est pas toujours explicitement liée aux drogues végétales psychotropes. L'exemple suivant introduit une autre composante qui s'identifie à la transe léthargique ou cataleptique : L. est la veuve de J. et vit dans la vallée de la Hienghène. Lorsqu'elle était bébé elle se transformait en Léopard. Elle est Voyante. Il lui est arrivé plusieurs fois de mourir : après une nuit de lamentations (de deuil) elle revient à la vie et donne sa réponse. Parfois elle se contente de dormir d'un sommeil comme la mort.

Ces absences sont de courte durée, une nuit, pendant laquelle le Voyant se transporte ailleurs, dans l'espace et dans le temps, parfois chez les esprits ou chez les morts qu'il consulte (J.-M. T. de Tiendanit). Il partage cette particularité avec certains sorciers connus sous les noms de *Dokis*.

(ii) *Le doki*: *doki* est un terme d'introduction récente dont l'origine est probablement aux îles Salomons et qui est passé par Lifou avant de terroriser la Grande Terre, au début du siècle. Dans son sens le plus noble il englobe une réalité ancienne, le *jarrua* de la langue *ôrrôè* (voir aussi le Père LAMBERT, 1976).

Le *doki* et le Voyant ont des techniques parentes. La description qui suit, ou comment voyager en esprit, nous a été donnée à Wemu et à Borindi :

— Il faut d'abord manger des feuilles (non indiquées) et se baigner de leur suc, puis faire un feu avec certains bois. On se place au-dessus du feu, penché en avant dans la fumée, jambes écartées et bras levés comme des ailes. Il y a des paroles. Alors « l'esprit tremble » puis le corps. Il faut maintenant placer sur son front une feuille — c'est pour le retour — et se

coucher sur le ventre car l'esprit sort par la nuque. Le sommeil du corps doit être profond, il ne doit pas bouger et il ne faut jamais déplacer un dormeur de cette espèce : l'esprit ne pourrait plus réintégrer son enveloppe; il chercherait alors à habiter une autre personne ou errerait en fantôme malfaisant.

L'esprit *doki* voyage sous la forme d'une boule de feu rouge sans rayonnement; la chouette blanche *Tyto alba* écarte les obstacles matériels sur son passage. Lorsqu'il s'incarne, la personne ou l'animal habité a les yeux rouges. Ces yeux rouges sont le signe général d'une grande force spirituelle; il faut donc aussi regarder les jambes du suspect : le mollet ou les talons seront sur le devant, le pied gauche à droite...

Le Voyant se déplace de préférence dans une noix de coco, image polynésienne de la tête d'un être mythique; s'il s'incarne il le fait de façon conforme; enfin le Voyant voyage seul, alors que le *doki* est souvent accompagné : au départ ils seront deux au-dessus du feu, reliés par une bûchette qu'ils tiennent par les dents à chaque extrémité.

Droque, transe, voyage, ubiquité, autant de caractères communs. Voyant et *doki* nous paraissent être, dans la meilleure tradition mélanésienne, les deux faces d'une même pratique chamanique, dont l'une s'est considérablement renforcée du fait de l'acculturation, pendant que l'autre subissait des avatars.

(c) *Les oniromanciens*

Quand les *dokis* et Voyants « voient » en état de veille ou en état de transe, leur fonction est différente de celle des « liseurs de songes » : « *Ce n'est pas le même métier* » (A. D. de Témala).

Les oniromanciens ne rêvent pas. Ils donnent à celui qui vient les consulter — ou est-ce un assistant? — des feuilles en potion et une feuille à placer entre nuque et têtère (cette têtère était tressée en paille et, lors des magies ou des soins, était placée sur l'oreiller de bois qui soutenait la nuque). Les rêves procurés par ces plantes peuvent être de nature différente suivant la famille botanique; Légumineuses, Convolvulacées, Cryptogames, sont parmi celles que nous avons pu reconnaître. L'oniromancien connaît ces particularités d'ordre phytochimique et c'est en fonction d'elles ainsi que des lieux où se déroule le songe qu'il interprétera ce que lui rapportera le rêveur. On distinguait également les rêves de jour et les rêves de nuit; les uns et les autres sont, encore maintenant, malgré l'abâtardissement de cette fonction onirique, considérés comme prémonitoires et jouent un grand rôle dans la « création » des médicaments. En l'absence de « liseur de rêve » on a tendance actuellement à « couper le rêve » pour éviter qu'il ne devienne réalité. Jadis les oniromanciens étaient formés et choisis dans la dernière lignée du clan et leurs consultations étaient rarement données à des particuliers.

IV. Les thérapeutes

LES GUÉRISSEURS « BLANCS », *tene drösinö*

Lorsque le Voyant ou les « enquêteurs » ont découvert et localisé la maladie ou le boucan, ils indiquent le thérapeute adéquat. Les Voyants eux-mêmes peuvent éventuellement prendre en charge le patient, en particulier s'ils ont attribué la cause de la maladie à des esprits. Dans tous les cas « seuls les propriétaires terriens sont de vrais guérisseurs ; tous les autres sont des charlatans » (A. W., Lifou). Ces vrais guérisseurs sont les *tene drösinö*, les Maîtres des feuilles.

Leur origine sociale

Ces thérapeutes sont indiqués par les « chemins coutumiers ». S'ils doivent appartenir au clan terrien propriétaire de l'endroit où se trouve la cause présumée de la maladie c'est donc une des fonctions du Voyant de connaître les familles et les cadastres en relation supposée avec le mal diagnostiqué. L'explication de cette exigence sociale est cosmogonique : les *nekoï drö* sont des esprits du sol qui sont postés au pied des arbres et à la limite des propriétés. Ils sont les *jövu*, les chefs, d'autres génies comme les *tepolo* qui se matérialisent entre les racines de certaines plantes, médicinales particulièrement, sous forme de petits cailloux ronds et rouges. Ces plantes sont des arbres de cueillette appropriés, comme certaines cannes à sucre semi-sauvages, ou ont été mises en terre, *èë* (Païci), comme bornes magiques récitées ou marquées par un « tabou » ; c'est le cas des banians blancs, de certaines Cordylines, des peupliers canaques (*Erythrina fastigiata*, Papilionacée)... Les propriétaires de ces terres, de ces plantes ou de l'usage de ces plantes prennent aussi le nom des *nekoï drö* dont ils possèdent les magies et par l'intermédiaire desquels ils feront agir les *tepolo*. Les hommes *nekoï drö* possèdent ainsi la puissance des esprits *nekoï drö*. Dans le nord ces *nekoï drö* sont assimilables aux *mwaxèn* ; ce sont les *naèn dao ek* des Belep. Les *tepolo* sont les *pwinu* des Païci...

Le P. LAMBERT (1976) a entrevu cette liaison entre la médecine (ou la magie) indigène et la notion de propriété ; mais cela semble avoir échappé à M. LEENHARDT.

Leur formation

Une formation commune était assurée à tous les jeunes gens et durait environ cinq ans. Pendant toutes ces années ils devaient mener une vie recluse et sobre (Chef S. de Ganem). Les chefs de lignage les instruisaient la nuit, dans la case de chefferie, des généalogies, de l'histoire du clan, des règles sociales (M. K. à Mea Mèbèra). Par périodes de cinq jours les garçons « passaient des examens » ; tout ce temps est entouré d'interdits, alimentaires surtout : on ne doit

en particulier pas manger les nourritures sur lesquelles l'oncle maternel a mis sa marque. Actuellement la scolarisation empêche dans une certaine mesure cette instruction traditionnelle :

— *Il y a trop d'enfants. Toutes ces choses sont secrètes. Les enfants sont ensemble à l'école et partout, ils ne savent pas tenir leur langue. Et puis cet enseignement appelle des conduites particulières. En communauté on ne peut observer et préserver ces conduites personnelles ; alors on ne dit rien...* (Grand Chef P. de Kone).

Chaque clan instruit ensuite dans sa spécialité le jeune homme qui aura été reconnu le plus apte à en assurer la continuité. Il aura été repéré longtemps à l'avance comme « portant le totem ». Il est alors isolé, mis en contact avec les pierres sacrées qui sont dans les lieux mortuaires (L. T. de Tiwaka), visité par des esprits — des femmes volantes — (J. P. de La Foa). Il subit des mortifications : A. D. de Témala, déjà marié, est resté chaste deux ans et deux mois. Son oncle maternel qui l'instruisait l'a nourri pendant ce temps de plantes « qui faisaient de l'effet comme du poivre ». Cette exigence de chasteté est impérative dès que le thérapeute soigne : il se purge et se lave avant et après le traitement avec des plantes symboliquement liées aux femmes et à la procréation, Graminées, bananier... Pendant tout ce temps également A. D. a mangé froid, n'a eu ni feu ni lumière, ne s'est pas baigné et n'a pas bu.

Les clans cultivateurs, pêcheurs, guerriers, etc., ont chacun leurs initiés, leur mode propre d'apprentissage et leurs épreuves. Généralement, dans le cas des thérapeutes, cette période se termine par l'ingestion de feuilles destinées à fixer la mémoire et l'autorisation d'utiliser la pharmacopée, y compris les psychotropes dans le cas des Voyants.

Les filles sont également élevées à l'écart mais individuellement et initiées de même si elles ont été choisies. Une dimension importante de cette éducation des filles par opposition à celle des garçons est l'apprentissage du silence et de la parole mesurée.

La transmission dans le cas de A. D. s'est faite par la voie de l'oncle maternel. L. P. à Bondé a hérité de son père. M. A. de Pouébo, masseuse, de sa tante paternelle. Le Chef F. N. de Kua, ainsi que A. P.-R. de Waraï confirment que le passage d'une génération à l'autre se fait pour l'ensemble des médicaments paternels et maternels. Les enfants ont le droit aux deux filiations. C'est aux parents de choisir leur héritier ; le fils aîné aura cependant le « médicament du clan » (paternel), qui ne représente en fait que le droit d'aînesse. Cette passation se fait tardivement, car donner ses plantes équivaut à céder le pouvoir qu'elles vous confèrent ; ceci peut expliquer le saut générationnel que l'on observe le plus souvent, les petits-enfants héritant de leurs grands-parents. Ceci

explique aussi malheureusement une certaine perte apparente des connaissances, les Anciens attendent souvent trop tard pour transmettre leur savoir; il y a alors récupération partielle par les lignes latérales ou « création », soit par le hasard soit par le rêve.

Une autre raison plus complexe de la perte des connaissances est liée très étroitement à la propriété terrienne. Que l'enfant choisi « porte le totem » veut également dire que par le jeu des mariages prescrits il est la reproduction exacte du Maître des feuilles dont il va hériter et la propriété et la vertu. Or, actuellement cette adéquation n'est plus la règle; les Mélanésiens ont été ou se sont déplacés et les bornes, réelles ou mythiques, qui se retrouvaient identiques à la quatrième génération, sont plus ou moins effacées. Mais surtout l'évolution des mœurs a détourné de leur nécessité politique les pratiques de régulation des naissances : stérilisation, abortion, décimation... qui permettaient que chaque clan propriétaire d'une terre, d'une espèce biologique ou d'une technique ait sa place au soleil; seuls les gens de rien, les « sujets », avaient une nombreuse descendance, au demeurant piétaille et valetaille, parfois « viande du chef ». Le pouvoir lié aux plantes, de sélectif devient massal, ce qui est une cause majeure de dissension entre les générations.

La spécialisation des thérapeutes

(a) La spécialisation technique

Nous avons déjà vu le cas des masseuses. Nous pouvons citer également les sages-femmes parmi lesquelles nous trouvons une sous-spécialisation : l'accoucheuse n'est pas puéricultrice. Une spécialisation technique importante est celle des chirurgiens. Certains avaient acquis une grande habileté et ne se contentaient pas de remettre les fractures, ce qui se pratique encore, mais trépanaient. Ces opérations étaient pratiquées pour soigner aussi bien un traumatisme crânien qu'une céphalée rebelle. Des sujets avaient subi plusieurs trépanations (K. R. HOWE, 1978). Les parties d'os crâniens découpé étaient remplacées par des écales de noix de coco polies et suturées de fil végétal. Ces chirurgiens possédaient un outillage perfectionné, en bambous et pointes de quartz. Des informateurs dignes de foi rapportent qu'ils remplaçaient également des os écrasés ou atteints de nécroses par des prothèses en bois de bourao (*Hibiscus tiliaceus*, Malvacée).

(b) La spécialisation par les plantes médicinales

Nous avons vu que la possession de ces plantes vient par héritage, et il découle logiquement de ce que nous avons dit précédemment que les médecins indigènes auront d'autant plus de simples à leur disposition que le clan auquel ils appartiennent sera un propriétaire terrien plus important.

Dans le cas où la filiation n'est pas assurée il se peut que le stock de plantes médicinales, à l'exclusion des plantes « signant » le clan, ainsi que le savoir-faire qui leur est lié, soient rachetés coutumièrement. Dans les deux cas, très généralement, la totalité de la pharmacopée n'est pas exploitée et si une proportion relativement importante est réputée avoir une action thérapeutique particulière il se créera une spécialisation de fait. Il se peut également que le thérapeute lui-même oriente ses choix thérapeutiques en « inventant » des médicaments dans un sens déterminé par ses appétences personnelles.

(c) La spécialisation par le degré d'initiation

Cette spécialisation s'apparente à celle qui se fait par la technicité mais le domaine en est davantage spirituel. C'est le cas des « Maîtres de la folie » (*iamele* en Lifou) dont l'initiation comporte une phase extatique qui la rapproche de celle des Voyants. Lors de la cure le thérapeute utilise l'extase pour se mettre en communication directe avec le fou; il s'établit un dialogue auquel assistent des auditeurs dont la tâche est de déceler une éventuelle simulation. Il s'agit là en fait de distinguer une véritable psychose — le fou ne « parle » pas — d'une névrose secondaire — le fou « parle » (D. BOURRET et G. ZELDINE, 1978).

(d) La spécialisation par la position sociale

Si l'on considère que l'initiation supérieure est le privilège de celui qui « porte le totem », et nous avons vu ce que représente socialement cette expression, alors il y a convergence entre (c) et (d). Dans le cas de thérapeutes plus ordinaires la primogéniture joue cependant un rôle non négligeable. En effet les aînés des clans sont considérés comme les souches de la famille et auront le droit d'utiliser en médecine les racines des plantes et en particulier des arbres dont on sait que la concentration en principes actifs est supérieure. Les clans cadets utiliseront l'écorce des troncs, les tiges ou les racines des herbes. Les clans puînés — et nous retrouvons ici l'organisation ternaire — utiliseront les feuilles et les bourgeons dont la concentration en principes actifs peut être négligeable ou fugace.

Outre la matière médicale elle-même la préparation du médicament obéit à cette règle. Ainsi seules les « têtes de clan » auront le droit d'utiliser certaines extractions à chaud connues en Lifou sous le nom de *zulumani*.

LES GUÉRISSEURS « NOIRS »

Les vrais guérisseurs sont aussi les vrais « sorciers » car ils peuvent renvoyer le mal à sa source. Suivant leur désir les consultants feront au thérapeute un *duru* pour seulement soigner ou un *duru* pour soigner

et renvoyer. Corollairement le mal dont on est atteint a été envoyé par un sorcier emboucanneur. Les Lifou expriment cette dualité par le mythe des *lue jajiny* : ce sont deux jeunes filles, la blanche et la noire, qui se déplacent le long des sentiers déterminés par les *nekoï drö*. Tout intrus qui franchit les limites est châtié. La sœur blanche est la conciliation, la noire la violence. Si elles s'écartent de leur parcours elles sèment la mort. Cette allégorie explique aussi les pulsions humaines.

Les emboucanneurs

(a) Position et rôle traditionnels

Ce sont des serviteurs de la chefferie dont le rôle est de protéger le Chef en maintenant l'ordre social, ou réciproquement de maintenir l'ordre social en surveillant le Chef. Dans le nord-est, à la mort du Chef, les emboucanneurs étaient sacrifiés, au nombre de trois, pour assurer sa protection dans l'au-delà grâce à leurs paquets magiques (paquets de boucan) que l'on plaçait entre leurs mâchoires (L. J. de Cap Colnett). Dans ce bas-monde, si quelqu'un a commis une faute, ces gardiens vont prévenir le Chef et lui demandent la permission de châtier le coupable; théoriquement en effet la décision appartient au Chef ainsi que l'intensité du châtement. Selon la gravité de la faute il y aura mort, individuelle, collective (familiale), par personne interposée (une fille pour un père par exemple), ou seulement avertissement sous forme de maladie. Ces maladies sont les « boucans des Vieux » : boucan-sagaïe (A. D. de Témala en dénombre sept), boucan casse-tête... dont les noms définissent des symptômes caractéristiques et nomment l'herbe médicinale appropriée. Un arrêt de mort s'exécute en quarante-huit heures au plus tard et est sans recours. Dans le cas d'une maladie le Voyant consulté désigne le détenteur du remède qui n'est autre que l'emboucanneur lui-même : nous sommes dans un système clos (Grand Chef P. de Kone, E. W. de Lifou, L. J. de Bwereghau, Grand Chef M. de Momea...). Voici un exemple donné par L. J. de Poya :

— Pour un interdit sur les cultures outrepassé (un vol) l'emboucanneur fait agir le Lézard qui est l'« allié » du clan du Chef. L'emboucanneur s'isole, dépose sur le sol une offrande et appelle le Lézard par un chant. Le Lézard vient et l'emboucanneur lui indique son « travail » : « na punir un tel, entre dans son ventre... ». Les symptômes seront : constipation, ventre gonflé, démangeoisons, manque d'appétit, nausées. Lors du traitement il y aura un autre chant pour faire partir le Lézard ; il est très important de l'arrêter, sinon il continuera son œuvre.

(b) Abus et déviations

(i) Il est arrivé dans le temps que les emboucanneurs

deviennent trop zélés, soit de leur propre fait, soit de celui de leur Chef. La fin de ces emboucanneurs a été généralement abominable; le Grand Chef W. de Goapin décrivait de véritables ordalies suivies de mort violente.

(ii) Souvent l'emboucanneur est victime non de son boucan mais du *haze* — de l'allié — qu'il sert. Les pouvoirs, bénéfiques ou maléfiqes, doivent servir; l'allié mis en route ne s'arrête plus : son « évocateur » court le risque qu'après avoir exterminé de nombreuses victimes il se retourne contre lui. Les purges destinées à enrayer son action deviennent inefficaces devant cette peur dévorante et obsessionnelle. Afin d'éviter ce sort l'emboucanneur n'a que la solution d'emboucaner sans raison autre que « nourrir son boucan ». Il se transforme en *tene iöni*, en vampire, en sorcier cannibale (*iöni* : manger de la viande, Lifou). Certains prétendent même qu'au moment de l'initiation à la pratique du boucan le « serviteur » a été drogué et conditionné à faire agir sa magie maléfisante. L'initiation comporterait l'obligation d'un meurtre rituel perpétré sur un être proche (W. G. de Ponérihouen). Ces vampires ont la réputation de sucer le sang de leur victime, de manger son cœur et d'aspirer sa cervelle à l'aide d'un chalumeau végétal. Il se réunissent parfois pour des agapes anthropophages. Ces croyances qui terrifient se superposent à des symptômes cliniques tels que l'anémie, l'asthénie psychotique, les syndromes d'hypotension... Quant au vampire lui-même, on le reconnaît à son air traqué, à sa conduite maniaque ou compulsive. Jadis mis à mort, et ses paquets de boucan détruits avec lui, il est actuellement exorcisé.

(iii) Les doubles-faces, *ucineæen* (Lifou). Ils emboucanent pour le profit, soignent de façon habilement incomplète et font revenir sans fin leurs patients. Contrairement aux thérapeutes coutumiers ils acceptent les paiements en biens marchands ou en espèces et certains ont réalisé, de façon discrète afin de ne pas susciter à leur tour la jalousie, bien que leur puissance les rende redoutables, des bénéfices considérables (K. de Tégou).

LES EXORCISTES

Traditionnellement, après avoir obtenu les aveux du sorcier cannibale ou de l'emboucanneur, on le purgeait, le baignait ou plutôt l'ondoyait; on soufflait sur lui suivant les quatre axes cardinaux. Il devait promettre de renoncer à son boucan, sous peine de mort. Actuellement le stade des aveux est adouci et l'exorcisme a tendance à devenir collectif. Voici le récit d'une séance pratiquée par L. F. de Bondé, sur la demande d'un Chef alarmé par la mauvaise atmosphère de son village et le nombre important de maladies et de décès suspects :

— L. P. demande la liste de tous les gens de la chefferie et particulièrement de tous ceux qui « doivent » posséder des paquets de boucans. Le jour de sa venue tout le monde est rassemblé. On arrose le sol tout autour de ce « troupeau » (sic) avec du jus de plantes en prononçant des paroles pour enfermer le mal. A la fin de l'exorcisme on ouvrira le cercle de la même façon ; ce procédé du cercle isole également la case où se trouve un malade. L'exorciste fait l'appel et fait sortir du cercle les emboucaneurs supposés auxquels il demande de renoncer à leurs magies et de donner leurs paquets de boucan. De bonne volonté ou non, tous seront purgés, les récalcitrants de façon plus sévère cependant. La purge est à base de plantes et la quantité administrée va du verre au demi-litre. En même temps on arrose la tête du « malade » avec quelques gouttes de la même potion. Derrière lui se tient L. P. qui brandit d'une main un couteau, celui-là même qui lui sert à découvrir les paquets de boucan, et de l'autre, la droite, une monnaie traditionnelle, preuve de sa légitimité. A l'intensité des « vibrations » qui émanent de l'exorcisé L. P. décide de la quantité de purge à lui faire avaler. Le remède est souverain : on a vu à la première gorgée un paquet s'échapper « tout seul » des plis du jupon d'une femme. La purge est si drastique que certains se relâchent, tombent en faiblesse et même s'effondrent. Dans ce cas L. P. les dirige vers un autre « commando » (sic) où on leur administre un tonique (végétal et sans alcool).

Lorsque tous les suspects ont été exorcisés, les exorcistes ramassent les paquets de boucan. Jadis ils étaient brûlés ou jetés dans un cours d'eau ; aujourd'hui les exorcistes sont organisés en deux associations rivales. L'une procède suivant la tradition ; l'autre, l'Association pour l'Épanouissement de l'Homme, déclarée d'utilité publique suivant la loi de 1901, collectionne les paquets de boucan, les étiquette, les décrit, les archive... A l'origine de cette rivalité est une querelle de clans.

V. Les thérapeutiques

LE DÉROULEMENT DU TRAITEMENT

Le malade va voir le thérapeute indiqué par le Voyant ou le fait venir. Il y a toujours un don coutumier. Le thérapeute « retourne » l'offrande ce qui est signe qu'il l'accepte et prend en charge le patient. Il n'y est pas obligé.

Son premier soin sera de l'« isoler » en lui faisant absorber des dilutions de plantes. Ces plantes sont particulières à chaque thérapeute et sont sans rapport avec le cas (D. P. à Houaïlou). Elles sont destinées à assurer psychologiquement le malade, à le couper de ses « diables », c'est-à-dire de la possible mauvaise influence de son propre état d'esprit. Ce traitement

liminaire dure trois jours à raison de trois prises par jour ; on peut supposer qu'il est au moins tranquillisant ; parfois c'est un diaphorétique (plantes recensées : Légumineuses, Commélinacées, Acanthacées...).

Après ces trois jours, si le diagnostic est simple, le traitement proprement dit sera commencé. Il dure généralement quatre jours et le cinquième jour l'ex-malade prend un remède destiné à « arrêter » les effets du traitement. Le remède du cinquième jour est conçu comme ré-équilibrant les médicaments administrés les quatre premiers jours.

Les phases de la lune sont réputées avoir une influence sur la santé. A la pleine lune montante le corps est plus fort qu'à la nouvelle lune. Aussi vaut-il mieux débiter un traitement à ce moment ; il doit durer pendant toute la phase lunaire et, si la maladie est longue, jusqu'à la pleine lune suivante ou pendant autant de cycles qu'il est nécessaire, mais toujours se terminer en pleine lune. D'ailleurs toutes les actions importantes suivent ce rythme lunaire (A. D. de Témala, J.-M. T. de Tiendanit).

A l'intérieur de ces cinq jours de traitement on trouve des temps forts. Ainsi au troisième jour il y a une lutte entre la maladie et le malade dont l'état empire. Si au quatrième jour le mieux se décide, on termine le traitement au cinquième jour ; sinon le traitement continue par périodes de quatre jours suivis d'un jour de traitement de repos. Au fur et à mesure que l'état du malade évolue les symptômes doivent se modifier et le traitement est modulé d'une période à l'autre. C'est une méthode utilisée en médecine homéopathique.

Actuellement c'est après l'isolement de trois jours que le malade est dirigé par le thérapeute vers la médecine européenne s'il le pense utile. Après une hospitalisation le malade revient voir le thérapeute qui lui donne une « fin de traitement ». Pendant l'hospitalisation les soins du thérapeute indigène ne font jamais défaut au malade, pour le meilleur ou pour le pire.

Le traitement ainsi décrit joue sur deux périodes de temps distinctes. L'une, de trois jours, fait référence au temps « totémique » (cf. p. 000). L'autre, de quatre jours, ou de cinq si l'on ajoute aux quatre premiers le jour de « pause thérapeutique », fait référence à un cycle vital : c'est au quatrième jour après la mort que l'esprit d'un homme quitte son corps, au cinquième jour s'il s'agit d'une femme. La première mise au tombeau qui donne le signal de la prise de deuil a lieu au dixième jour, deux fois cinq...

ADMINISTRATION DES TRAITEMENTS ; MODE THÉRAPEUTIQUE

Voie externe

(a) Ondoiments

Ils sont la forme traditionnelle du « bain », terme

communément employé. Le geste consiste à verser sur la tête du malade le culot de la potion qu'il a avalée. C'est à ce moment que sont prononcées des paroles qui renforcent la signification du geste qui est d'entraîner la maladie par l'eau purificatrice (L. J. de Poya).

(b) *Onctions et frictions*

Une onction du corps tout entier avec un paquet de pulpe d'amande de noix de coco râpée mélangée de feuilles aromatiques, le tout enroulé dans une enveloppe en feuille de bananier et cuit sous la cendre, est une pratique d'hygiène et une coquetterie : la peau ainsi traitée est lisse, brillante, souple et parfumée. Dans un but thérapeutique on frictionne avec une feuille écrasée, avec un crachotis de plantes mâchées ou un jus de salive aux plantes. Parfois on pose un emplâtre dont le liant peut être du latex de *Ficus edulis* (fontanelles) ou du goudron de bourre de noix de coco (caries, plaies de pian).

(c) *Bains*

Le bain chaud est réservé aux seuls petits enfants et aux nouveaux-nés. L'eau était autrefois chauffée par une pierre brûlante plongée dans la cuvette creusée dans le sol et tapissée de feuilles de bananier. Les adultes ne connaissent que les bains froids de rivière ou de mer, même pour soigner des rhumatismes, affection fréquente. Les traitements gynécologiques sont toujours associés à des bains de siège en eau courante dans des vases légèrement turbides, la vase ou la boue étant synonymes de fécondité.

Des bains particuliers sont pratiqués : bains de bouche avec des plantes astringentes (Oxalidacées); bains d'yeux avec l'eau stérile des jeunes noix de coco.

(d) *Instillations*

Elles sont pratiquées dans les affections du nez et de la gorge. Très généralement on exprime dans les oreilles le suc des bourgeons tiédés de plantes émollientes (citrouille) ou du latex tiédi de papaye. Dans les narines on verse le suc de broyat de racines de *Centella asiatica* (Ombellifère), ou l'exsudat de feuilles chauffées sous la cendre (Oléacées).

(e) *Fumigations, inhalations*

Les vapeurs, sèches ou humides — mais le choix n'est pas au hasard — sont employées dans les traitements des « maladies » où les esprits fantomatiques

sont en cause. C'est le cas par exemple des sinusites et des suites de couches. Dans le premier cas il s'agit d'inhalations de vapeurs de diverses plantes grillées (vapeurs sèches) ou cuites (vapeurs humides) sous la cendre. Dans le second cas la femme s'accroupit au-dessus de pierres chauffées qui évaporent des feuilles qui y sont déposées (Rubiacées).

(f) *Insufflation*

C'est une autre façon de signifier à la maladie qu'elle doit partir. Cette technique semble réservée aux maladies psychiatriques, l'ondoiement aux maladies somatiques; le thérapeute souffle de haut en bas et de gauche à droite au niveau des épaules. Il dit que la maladie est finie. Les affections oculaires sont aussi « terminées » par le souffle toujours dirigé vers l'angle externe des paupières.

Voie interne

(a) *Ingestion*

C'est la pratique courante. Les médicaments sont bus après diverses préparations, ou mâchés et avalés sans eau. Les doses vont de quelques gouttes au litre; la dose la plus courante est le quart de litre qui correspond au contenu d'un entre-nœud du bambou à médecine autrefois utilisé comme récipient.

(b) *Scarification*

Dans certains cas (fractures) on incise la chair et on fait pénétrer un mâchon de plantes ou du jus de plantes filé avec de la salive.

C'était aussi le mode d'inclusion de la magie guerrière réservée aux initiés des clans de guerriers. On soulevait entre deux fentes parallèles une plaque de derme à la face interne du bras, sous laquelle l'opérateur glissait un petit paquet de feuilles dont la vertu était de rendre invincible. Ce guerrier investi montait le premier en ligne et lançait trois pierres de fronde destinées à ajuster le tir de ses compagnons. Son équipement et son comportement présentaient d'autres particularités qui ne sont pas le sujet traité ici (L. T. de Tiwaka, L. J. de Bwerekhau).

LA PRÉPARATION DES MÉDICAMENTS; MATIÈRE MÉDICALE

La classification présentée ci-dessous correspond à la philosophie de la médecine traditionnelle telle qu'elle se dégage de l'exposé. Bien qu'elle ne soit pas énoncée par les informateurs (1) elle est corroborée

(1) Notons à ce propos que l'information nous a toujours été donnée comme un enseignement et non sous forme de leçons, encore moins en réponse à des questionnaires; que la pédagogie traditionnelle est impressionniste au sens pictural du mot; que dans cette société la connaissance est cloisonnée et que l'ensemble de l'information ne peut s'obtenir que par recoupements de grilles superposables; enfin que les informateurs qui ont accepté de travailler selon la coutume sont scrupuleusement honnêtes.

par le fait que chaque mode de préparation est en relation avec des faits médicaux appréhendés comme étant de nature et d'origine différentes. Ce n'est qu'après un dépouillement approfondi de nos données, travail actuellement en cours, que nous pourrions éventuellement confirmer l'existence de ces divisions et établir de façon certaine une corrélation avec les types de maladies qu'elles traitent.

Les techniques de l'homme

Préparée par le travail de la main ou de la bouche la plante est utilisée au naturel — si l'on ne tient pas compte de l'action des diastases salivaires.

(a) *Préparation manuelle*

Elle consiste à écraser du bout des doigts ou entre les paumes les herbes, bourgeons ou jeunes feuilles. Cette préparation est suivie d'une application directe ou de l'expression du suc non dilué des plantes froissées. L'utilisation des latex, bus à partir des écorces saignées, est une préparation de type manuel.

(b) *Préparation buccale*

La plupart du temps les feuilles sont mâchées; le mâchon est ensuite avalé, ou crachoté, ou encore le jus des plantes est filé avec la salive. S'il y a insufflation la feuille est tenue dans la bouche sans être mâchée.

Les techniques de l'eau

(a) *Lixiviation*

Cette filtration rapide se fait toujours à froid, à l'eau de mer ou à l'eau douce. Les gens de la montagne qui n'ont pas accès au bord de mer font des lixiviations d'eau douce à travers des feuilles ou des écorces râpées dont la caractéristique retenue est l'amertume. L'amer et le salé sont symboliquement reliés à ce qu'il est commode d'appeler la nature par opposition à la culture. Sont de la nature mélanésienne les esprits qui hantent la brousse définie comme espace non cultivé (forêt, lande, maquis). Les esprits sont également répartis selon une division verticale de l'espace : le fond de la mer et le sommet des montagnes, le cours supérieur des rivières, les sources et les grottes sont des lieux habités par les esprits. La notion de frontière est indissociable des esprits : ils sortent à l'aube et au crépuscule, aux phases intermédiaires de la lune; ils peuplent la brume et le brouillard à la surface et aux berges des rivières, dans les bouquets de bambous, les mangroves et les zones de balancement des marées, les jachères; ils sont, nous les avons vus, aux limites territoriales. Les maladies déterminées comme ayant été contractées dans ces espaces de lieux et de temps sont traitées par des médicaments amers ou salés ou les deux ensemble. Relèvent de la nature les cycles

fémminins, la gestation à son commencement et les petits enfants dont on n'est pas très sûr qu'ils ne sont pas des esprits tant qu'ils ne marchent pas debout : ces périodes de la vie sont soumises à des traitements amers et salés. Rapproche dangereusement de la nature l'acte sexuel : la subincision des garçons, les rapports avec les femmes, surtout le premier avec la femme « légitime », sont associés à des plantes amères et à l'eau salée, qui traitent aussi les maladies des organes génitaux.

La lixiviation est utilisée également pour la préparation de médicaments non amers. En règle générale un médicament est « fort » s'il est amer.

(b) *Macération — Fermentation*

Les plantes sont froissées ou écrasées par battage et immergées. Le temps de macération est plus ou moins long, de quelques minutes à quelques jours; il y a alors fermentation. Si la macération est progressivement diluée la fermentation est réduite. Les médicaments fermentés sont interdits aux femmes, ils sont considérés comme dangereux pour le sang des femmes.

Les techniques du feu

Le feu est la caractéristique des grands remèdes destinés à réchauffer et à redonner la vie.

(a) *Le feu associé à l'eau*

Dans les cas désespérés des cailloux de quartz sont choqués au-dessus d'une macération; les étincelles qui y tombent apportent au médicament le surplus de force nécessaire. Seuls certains thérapeutes peuvent utiliser cette technique.

L'association la plus courante est la décoction. Sa prescription traditionnelle semble être limitée à des cas d'aménorrhée psychotique (D. BOURRET, G. ZELDINE, 1978); elle est étendue à des médicaments dits toniques mais nous ne sommes pas certains que la préparation du thé, introduite par les Européens, n'ait pas produit un phénomène d'assimilation. Dans la décoction traditionnelle il y a cuisson, l'eau est bue et les plantes sont mangées.

Une macération chaude permet une meilleure extraction des principes actifs. Ces médicaments ne sont pas courants (extraction de *Cerbera manghas*, Aponycacée).

(b) *Le feu de cuisson*

Les plantes sont préparées en paquets cuits sous la cendre. Ces paquets sont mangés ou leur suc instillé. Ces médecines sont en général associées à la fertilité et sont consommées par les deux époux.

Des feuilles sont amollies sur le feu et posées en application locale (arthrites attribuées au Lézard). La cuisson à l'étouffée permet la préparation de pommades.

(c) Les vapeurs

Elles sont humides : feuilles ou jus évaporés, ou sèches : plantes grillées (Graminées). Dans tous les cas il s'agit de médicaments contre les esprits limbi-ques.

NATURE ET COMPOSITION DES MÉDICAMENTS

Le choix

Il se fait suivant plusieurs critères, la plupart symboliques en première approche : partie de plante, couleur, état végétatif (les plantes sèches sont des médicaments de mort), endroit où pousse la plante...

En réalité ces critères symboliques en recouvrent d'autres :

— Écologie : l'endémisme élevé est dû pour une grande part au substrat minier. Ainsi l'endroit où pousse une plante n'est pas insignifiant quant à sa composition chimique. Certains taxons accumulent le nickel ou l'aluminium dans des proportions considérables. L'explication symbolique n'est pas suffisante en soi.

— *Partie de plante*: ici encore, nous l'avons dit, l'explication de type sociologique recouvre une réalité phytochimique expérimentalement observée.

Le mode de cueillette

Le thérapeute fait à la plante un don coutumier et lui demande de l'aider, en vertu des liens qui les lient l'une à l'autre. Certaines plantes n'ont pas besoin de ces préambules, en particulier les plantes introduites qui ne sont pas appropriées.

La plupart des plantes médicinales sont cueillies avec la main droite. Certaines (*Fagraea berteriana*, Loganiacée, le *bijoâ* ou bois-pétrole) doivent être cueillies avec les dents. D'autres doivent être cueillies à la nuit et de la main gauche... Nous n'avons pu établir toutes les relations pertinentes.

Certaines écorces récoltées sur la côte est doivent être ramassées au moment où le soleil levant les touche; les mêmes sur la côte ouest au moment du soleil couchant. Ces arbres seront dit chauds à l'est et froids à l'ouest; ils seront utilisés pour des maladies de type opposé dites aussi chaudes et froides : des plantes chaudes, sèches, masculines, soigneront des maladies froides, humides, féminines, et vice versa (D. BOURRET, 1980 b). Enfin nous émettons l'hypothèse que ces classifications recouvrent l'organisation de l'espace en côtes masculine et féminine, schéma reproduit sur les billons d'ignames (D. BOURRET, 1978).

La composition du médicament

Une plante est rarement employée seule. Un remède ne peut agir sans sa plante « mère » qui dépend de la personnalité du thérapeute et de sa position dans le clan, et non de la maladie traitée ou des plantes en composition. La « mère » variera donc pour un même remède donné pour une même maladie, et suivant la « mère », l'ordre des plantes dans le paquet, qui est une projection relationnelle de la filiation du thérapeute.

Indépendamment de la « mère » le choix des plantes correspond à la spécialisation du thérapeute autant que de la maladie. Cependant nous avons pu mettre en évidence des constantes qui sont le traitement symptomatique de base : sous les aspects coutumiers existe une connaissance réelle de l'action du remède. Cette science, on s'en aperçoit lorsqu'on a affaire à des toxiques, ou à des plantes sur lesquelles des tests suffisants ont été réalisés, ce qui est malheureusement trop rare, est fine et les effets des variations de dosage sont parfaitement connus.

Conclusion

La médecine canaque apparaît donc constituée de grilles d'interprétation superposées.

Ces grilles correspondent à des symboliques surajoutées dans le temps et s'ajustent aux grilles de type « naturaliste ». D'ores et déjà et sans que nous puissions ici entrer dans une longue démonstration qui fera l'objet d'un travail ultérieur, nous pouvons associer certaines aires d'enquêtes avec des étologies particulières et tracer ainsi, de l'intérieur, les grandes lignes d'une géographie médicale que nous espérons pouvoir affiner jusqu'au niveau d'une vision sociologique de la médecine indigène, abordée par le biais de la Pharmacopée. Nous avons en effet affaire ici à l'évidence avec une médecine élaborée dont la partie « savante » est aux mains de « professionnels » situés à des niveaux sociologiques différents. Ceci apparaît en mettant en relation le type de maladies ou le traitement de ces maladies avec la catégorie de thérapeutes traitant ces mêmes maladies.

Cependant, de même que le diagnostic et le traitement relèvent de catégories autochtones, de même le professionnalisme relève de considérations différentes de celles que nous reconnaissons.

Une grande partie du problème de convivialité entre les deux médecines réside donc dans un processus de reconnaissance.

*Manuscrit reçu au Service des Éditions de l'O.R.S.T.O.M.
le 24 mars 1982.*

genou	<i>karō beā, ka viro viri</i> (H) <i>bwaaxè</i> (C).	œsophage	<i>cane nyi nawa</i> (L).
dessus de main, de pied	<i>bwèdè</i> (H).	intestins	<i>xawè</i> (S) <i>āgoo je nainā</i> (P) <i>kiiwa</i> (J) <i>o xel</i> (L) <i>tāngting</i> (O).
paume, plante	<i>nexara ā</i> (H).	viscères, entrailles	<i>koērā</i> (H) <i>wāgo</i> (P) <i>upine</i> (L).
jambe	<i>ā</i> (membre en général) (H).	péritoine	<i>itei xel</i> (L).
cuisse	<i>pāā</i> (H) <i>dè</i> (P) <i>hmengej</i> (L).	utérus	<i>nwā viēri</i> (H) <i>moēnō</i> (N) <i>tenge ne hnaho</i> (L).
face interne de la cuisse	<i>karavā è</i> (H) <i>karava</i> (S).	placenta	<i>konduk</i> (J) <i>wene i meinekā</i> (L).
cheville	<i>kajedeo</i> (S).	cœur	<i>néndā</i> (H) <i>pwārō numè jè</i> (P) <i>wene itieh mi</i> (L).
entre mollet et cheville	<i>doā</i> (H).	cerveau	<i>ēgoa</i> (H) <i>mwa</i> (C) <i>atuatu</i> (O).
mollet	<i>poerā</i> (H); <i>kwere ā, pii ā</i> (H).	cervelle, moelle des os	<i>xelēn</i> (L).
jambier ant.	<i>juā</i> (H).	scissure médiane	<i>olēpwe</i> (E) <i>tārā èrè pūrūè-jè</i> (P).
talon	<i>bwida</i> (H).	sang	<i>wara</i> (H) <i>do mi, eewe</i> (P) <i>nudi caōt</i> (Ca) <i>mada</i> (C) <i>kura</i> (J) <i>madra</i> (L) <i>dra</i> (M).
orteil	<i>kōō</i> (C).	vaisseaux du sang	<i>jè</i> (S).
gros orteil	<i>wana kaca haellra</i> (L).	salive	<i>kwineri</i> (« sève », H) <i>juxwaari</i> (C) <i>hmuneqē</i> (L).
ongle	<i>me pērē ā</i> (H) <i>pu</i> (C).	crachat	<i>itra hnyiju</i> (L).
	OS	bave	<i>haiweneqē</i> (L).
crâne	<i>pē rē gwā</i> (« coque », H) <i>pūā</i> (P) <i>inehenā</i> (L).	bile	<i>pēmèrè</i> (H) <i>osone</i> (L).
fontanelles	<i>mō</i> (S) <i>bwane gwā</i> (font. ant.); <i>porōgwā</i> (font. post.) (H) <i>mō</i> (C) <i>ulēnehēp, menged, kurua, meleujèn</i> (L).	mucus nasal	<i>nirè</i> (H) <i>ihngōz</i> (L).
épine dorsale	<i>juu dée</i> (H) <i>duru cé u jè</i> (P) <i>dō</i> (C) <i>ju mekōt</i> (L).	sueur	<i>gimēgi</i> (C) <i>zinue</i> (L).
vertèbres cervicales	<i>juu dōō</i> (H).	haleine	<i>joūma</i> (H) <i>xwamōōbwi</i> (C) <i>mano</i> (L).
menton	<i>rhéré</i> (H) <i>ni naaxwaa</i> (mâchoire, C).	souffle vital	<i>jouu ko e</i> (H) <i>u</i> (L).
clavicule	<i>ju rhada</i> (H) <i>orowa</i> (P).	esprit	<i>ko</i> (H) <i>nydā</i> (P) <i>dianoun</i> (N) <i>kwēe</i> (C).
côte	<i>kwèxōrō</i> (H) <i>nejō</i> (C) <i>ekeyai</i> (J).		SEXE
cage thoracique	<i>ji</i> (C).	parties génitales	<i>kwēēfè</i> (H) <i>guru</i> (J).
poitrine	<i>mwamwaa</i> (C) (sternum ?).	périnée	<i>névdā</i> (« fourches d'une branche », H).
bassin	<i>juu bēe di</i> (H).	phallus	<i>bu, kōkè</i> (« morceau de bois », H) <i>mudinè</i> (Ca) <i>bāni, kwi</i> (C) <i>uci ku, knyihnyitr</i> (L).
hanche	<i>mwamwaaatua</i> (C).		<i>goa, baa, koā bu</i> (H).
jambe (tibia)	<i>juu ā</i> (H).	gland	<i>guru</i> (H) <i>pii guru</i> (C) <i>wazoc</i> (L).
os du bras	<i>auēn</i> (L).	testicules	<i>poee jāfā</i> (H) <i>qane itei, itramo</i> (L).
squelette	<i>boe juu</i> (H).	sperme	<i>boeeya poē</i> (H) <i>pushaa</i> (C) <i>henaca, hano</i> (L).
tendons, « nerfs »	<i>kwè</i> (« lianes du corps », H) <i>kwii</i> (C) <i>non</i> (L).	pubis	<i>wipi</i> (Dr) <i>ngā, ngare</i> (H) <i>guru</i> (C) <i>fju, iosi</i> (L).
os	<i>cōnnō</i> (S) <i>ju</i> (H) <i>gni</i> (C) <i>june</i> (L).	vulve	<i>jeva</i> (H) <i>jibi</i> (C; <i>bi</i> : vulve) <i>hene fju</i> (L).
	VISCÈRES-HUMEURS	clitoris	<i>ēboe</i> (S; organe féminin en général) <i>nga, jovaa</i> (H).
poumons	<i>de kwitt</i> (« feuilles de <i>Semecarpus atra</i> », Anacardiacee; H) <i>doro wāri hā jè</i> (« feuilles humides à nous »; P) <i>mamaa</i> (C) <i>idrefit</i> (L).	vagin	<i>drēmuaa</i> (S) <i>paperui</i> (P) <i>pwaiūu</i> (J) <i>tenge madra</i> (L).
foie	<i>ka mērē</i> (H) <i>idre</i> (L; membrane du foie : <i>die haetra</i>).	règles féminines	PHANÈRES
estomac	<i>pwari</i> (H) <i>wārā nādrā jè</i> (P) <i>bwati</i> (C; sommet de l'estomac : <i>pèkèri</i>) <i>tengeneau</i> (L).	peau	<i>kēnē</i> (« écorce »; S) <i>kāfā</i> (« écorce »; H) <i>kō</i> (C) <i>kupeny</i> (L).
reins	<i>pwèl kivo</i> (« fruit de <i>Cryptocarya macrocarpa</i> », Lauracée; H) <i>jutō</i> = <i>wanahatrajō</i> : lombes. = <i>wene thulumat</i> : « fruits d' <i>Acalypha grandis</i> », Euphorbiacée, (L).	grain de beauté	<i>gōrō pwè</i> (H).
uretères	<i>nāri wā goo jè</i> (P).	poil	<i>pūrū</i> (H) <i>wērē</i> (P) <i>dee</i> (C) <i>pen</i> (L).
vessie	<i>mē</i> (H) <i>wārā nuru mādā jè</i> (P) <i>uqane</i> (L) — urine : <i>jarāmā</i> (H) <i>nimīaa</i> (C).	barbe	<i>enaj</i> (L).
pancréas	<i>zen</i> (L).	épi de cheveux	<i>kajirè</i> (H).
		cheveux	<i>puru gwā</i> (« poils de crâne »; H) <i>wērē pūrū</i> (P) <i>puu</i> (C).
		ongles	cf. « membres ».

Sources : LEEHARDT (M.), 1935. — Vocabulaire et Grammaire de la langue Houaïlou. *Tux et Mém. Inst. d'Ethno*, Paris.

GRACE (G. W.), 1975. — Canala dictionary (New Caledonia). Pac. Ling. S. C., n° 2, ANU, Canberra.

LENORMAND (M.). — Notes personnelles.

BOURRET (D.). — Notes de terrain.

Codes : H = Houaïlou — P = Paci — C = Canala — S = Sud — L = Lifou — G = Goro — LF = La Foa — V = Voh — M = Mare — N = Nord — Ca = Camuki — Dr = Drubea — J = jawe — O = ouvea.

TABLEAU II

**ÉLÉMENTS DE VOCABULAIRE ANATOMIQUE ET MÉDICAL
DANS LES DIFFÉRENTES LANGUES MÉLANESIENNES
DE NOUVELLE-CALÉDONIE**

MALADIES	SUD-THIO	HOUAÏLOU	LA FAO/CANALA	PACI
TÊTE	<i>thap</i> : aphtes (Ouen).	<i>āja</i> : langue blanche. <i>a racere</i> : odontalgie. <i>bwizere</i> : orgelet. <i>cexa</i> : enrouement. <i>dōre</i> : céphalées. <i>kōrè</i> : pyrosis. <i>koro</i> : carie dentaire. <i>kwādre</i> : gorge brûlante. <i>mābo, mēbo</i> : pian facial. <i>mimi</i> : irritation des yeux. <i>nimā</i> : sourd-muet. <i>pi</i> : eczéma de la bouche. <i>piè mè ka mè</i> : « œil blanc ». <i>poā</i> : conjonctivite. <i>pu mwā</i> : toux quinteuse. <i>wiwāre</i> : nez bouché.	<i>hovā</i> : mal de tête périodique.	<i>doki</i> : mal de tête violent. <i>mēge purujè</i> : céphalée.
TRONC		<i>ara</i> : contusion. <i>arate</i> : gémir la nuit à cause des contusions. <i>baō jē</i> : dieu-sagaïe, douleur violente à l'aube et à la brune. <i>dévorè</i> : ganglions aïne (= <i>déwōrhè</i>). <i>ēbēwè</i> : mal de la pierre de fronde. <i>kumala</i> : adénite sous-maxillaire. <i>māā</i> : courbatures. <i>mwi</i> : souffle court, asthme. <i>pamè</i> : ganglions purulents. <i>tā</i> : torticolis.	<i>tayulu</i> : « poulpé », sensations de constrictions remontant au cœur.	<i>tikakara</i> : « tonnerre », attaques cérébrales + paralysie. <i>da</i> : « sagaïe », crampes. <i>due meina</i> : fièvres « féminines ».
MEMBRES	<i>raï</i> : (lézard), sorte de crampe, rhumatisme (Bourail). <i>kéya</i> : idem à Borindi.	<i>āā'a</i> : abcès des extrémités des membres, donnent la douleur na ara. <i>bori</i> : paralysie, infirmité. <i>déwōrhè</i> : ganglion filarien (= <i>dévorè</i>). <i>dore</i> : arthralgie. <i>jorhere</i> : fracture. <i>jorho</i> : luxation. <i>jūlé</i> : lèpre. <i>karhuru</i> : tremblement. <i>kéza</i> : paralysie (= <i>li</i>). <i>kiwere</i> : abcès des membres (= <i>ngoo</i>). <i>mā</i> : courbatures. <i>pei pa wé</i> : maladie de l'eau : hydro-pysie. <i>sabera</i> : foulure (= <i>bera</i>). <i>si</i> : elephantiasis. <i>sigewe</i> : entorse. <i>xō</i> : crampe.	<i>cii</i> : éléphantiasis. <i>merrè</i> : (gecko) rhumatismes.	<i>a tikakara</i> : rhumatismes. <i>'bè</i> : paralysie. <i>peripaa</i> : ulcères gangréneux (« pierre de guerre »). <i>te è iaa</i> : ganglions filariens.
SEXE	<i>dremua</i> : règles féminines (Ouen). <i>kamai</i> : subincision (Ouen).	<i>èrè</i> : enfant. <i>goo, gō</i> : fausse couche. <i>karhewara</i> : pian. <i>kōmii</i> : prolapsus vaginal. <i>mēngè</i> : stérilité. <i>pei d'awi</i> : pian. <i>sala</i> : pian (= <i>zale</i>). <i>si</i> = <i>ziit</i> : éléphantiasis. <i>teaace</i> : stérilité. <i>tāzè</i> : être enceinte.	<i>pi</i> : pian.	<i>diela</i> : maladie de l'homme qui gonfle comme une femme enceinte. Attribué à rupture de « tabou » sexuel. <i>manyenyè</i> : écoulements sexuels puants <i>pei ri waro</i> : maladie du bananier : stérilité? <i>wātemu ti</i> : forme sèche de vaginite. <i>wātemu wari</i> : forme humide de vaginite ; les deux formes pour homme et femmes.
OS « NERFS »	<i>juri</i> : mal rongéant, de famille (Bourail). <i>mété</i> : s'évanouir.	<i>berè</i> : spasme. <i>bèrè</i> : s'évanouir. <i>juri</i> : « voir l'os » = <i>ka vi ro ju kamo</i> : qui passe dans les os de l'homme. <i>kevea</i> : trismus. <i>kéxè</i> : vertige. <i>māwia</i> : las, exténué. <i>rhikoora</i> : éblouissement. <i>uuu</i> : douleur + sensation de froid.		

CAMUKI	NORD	JAWE	LIFOU	OUVEA
	<p><i>bui</i> = <i>bwi</i>: cécité, cataracte. <i>bwenoes</i>: torticolis. <i>künüküöidä</i>: mal aux oreilles, conséquence de la maladie <i>tutong</i>. <i>maëdan</i>: état dû à dépression barométrique. <i>mügönn</i>: céphalée. <i>pwë ju</i>: taie sur l'œil, vient des fontanelles comme <i>bui</i>.</p>	<p><i>boëp</i>: cataracte, vient des fontanelles. <i>ngé yën</i>: céphalée. <i>palingjic, palingeic</i>: mal aux oreilles. <i>te wany</i>: boucan casse-tête, raideur dans la nuque; syndrome méningé?</p>	<p><i>akötr he hne he hnaffj</i>: sinusite (<i>hnaihn-go</i>). <i>akötr he hne ijine</i>: rhinite due à l'eau de mer. <i>akötr hnang nyë</i>: otites dues à l'eau de mer. <i>kape wahnnyato</i>: « absence » d'épiglotte. <i>kaga ha</i>: fracture du crâne, non fermeture des fontanelles. <i>kolemize hnagene</i>: rhinite, céphalées saisonnières, septembre à mars, dite féminine. <i>kolemize ne helep</i>: idem, dite masculine. <i>timék</i>: aveugle. <i>humu</i>: muet. <i>sini hnangenyë</i>: sourd. <i>wamoo ineqe</i>: « tōga » sur la bouche. <i>teu</i>: « lune » = taie. <i>unenek</i>: ophtalmie + pus.</p>	<p><i>ohwi nyny</i>: maladie de l'insecte de la terre; céphalée périodique et saisonnière. <i>wa hau</i>: taie sur l'œil.</p>
<p><i>tigegela</i> (« tonnerre »): furoncles. : anthrax. : « crispations musculaires spasmodiques ».</p>	<p><i>bula iyi</i>: mal à la nuque, début de boucan comme <i>te wany</i> (jawe). <i>hèlè</i>: « poignard », douleur intercostale. <i>nyu</i>: « tonnerre fort »: attaques, syncopes... « tonnerre doux »: malaises, rhumatismes... <i>phu</i>: mal de gorge. <i>liia</i>: « poulpe ».</p>	<p><i>dat</i>: boucan-sagaie, il y en a sept. <i>dubwök</i>: « roussette », abcès, ulcères. <i>kac</i>: lourdeurs dans la nuque. <i>niiu</i>: « tonnerres ». <i>pup</i>: mal de gorge.</p>	<p><i>akötr thënu</i>: maux de poitrine. <i>haanö</i>: œdème généralisé, jusqu'aux yeux. <i>ëw mëg</i>: toux. <i>jo</i>: « sagaie ». <i>kaqa imiano</i>: « fracture » du thorax = toux et crachements de sang (tuberculose?) <i>utr</i> (« poulpe »): « cancer ».</p>	<p><i>ünye jì meü ny köto</i>: maladie qui vient de la mer: refroidissement, toux, courbatures; attribuée au dieu de la mer (esprit de la mer) <i>kong ni köto</i>.</p>
<p>iatre lèpres: 1) lézard + serpent. 2) <i>hāgu</i>: les doigts tombent. 3) <i>paaten</i>: main en griffe. 4) <i>katia</i>: tuberculose. «quin»: crispation des muscles.</p>	<p><i>gehena</i>: lézard. <i>kōduk</i>: autre lézard qui donne la lèpre. <i>mwët</i>: fatigue. <i>tutong</i>: fièvre, articulations douloureuses.</p>	<p><i>cia</i>: tabou des cultures si enfreint, ganglions inguinaux. <i>ciauk</i>: comme le <i>tutong</i> du Nord. <i>parawa</i>: courbatures dues à la sorcellerie. <i>turi</i>: lézard qui donne la lèpre.</p>	<p><i>cipanëgod</i>: enflures, goître, hémorroïdes. <i>cono</i>: tout ce qui gonfle. <i>cipa</i>: enflé. <i>gony</i>: paralysé. <i>meci</i>: piqûre de poisson? <i>ngenua</i>: rhumatismes, articulations gonflées. <i>thimöl</i>: hydropisie ou éléphantiasis. <i>iōga</i>: ulcères pianiques; mycétomes. <i>welxu</i>: ulcères phagédéniques.</p>	<p><i>bihë</i>: luxation. <i>ngenua</i>: rhumatismes, arthroses.</p>
<p><i>u</i>: comme la maladie <i>diela</i> des Paici. <i>d'awi</i>: langue des Houailou; même signification. <i>a</i>: pian.</p>	<p><i>cüya</i>: pian (racines des morts). <i>mëü è noä</i>: relevailles trop hâtives. <i>paügoo</i>: stérilité? = <i>pei è ägo</i>: maladie du roseau = <i>pei è wägo</i> = <i>wa ägo</i>. <i>pwägo oran</i>: métrorrhagie? <i>pwarraan</i>: succession d'enfants trop rapprochés. <i>pwainu</i>: règles féminines. <i>ihou</i>: affaiblissement avec symptômes rhino pharyngés attribués à excès sexuels trop précoces. <i>ihua gulo</i>: enroulement du cordon ombilical au moment de la naissance.</p>	<p><i>ieban</i>: charme d'adultère. <i>masgëxen hyaok</i>: relevailles trop précoces. <i>pei è ägo</i>: stérilité. <i>pwëjic</i>: être enceinte. <i>wägario</i>: règles féminines. <i>hyöuk</i>: excès sexuels précoces.</p>	<p><i>cipa waxocë</i>: œdème d'un testicule. <i>cairehni</i>: hémorragies féminines, règles ou suite de couche (avortement). <i>hmira ven</i>: rejet du sperme lors des rapports, côté féminin. <i>juni ne hmo</i>: sang coagulé dans le ventre; ne peut sortir. <i>meci temoné</i>: éjaculation précoce, considéré comme <i>hmira ven</i>, côté mâle. <i>ngenua hneijin eairehni</i>: nouer la maldiction sur le sang des femmes (Lenormand: kyste ovarien). <i>pokës</i>: maladies vénériennes. <i>nyine apane la enaj</i>: pour empêcher la barbe: pour « stériliser » un homme. <i>gaizo</i>: sensation psychologique de faim des accouchées. <i>thi hatir</i>: mauvais lait. <i>upune</i>: grossesse. <i>uhithi</i>: fausse couche. <i>utixel</i>: gonflement des testicules et mal au ventre; prostate?</p>	<p><i>a me cabi sa hac</i>: interdit de cuisiner, locution discrète pour nommer les règles féminines. <i>ekin</i>: être enceinte. <i>mök any ünny omomo</i>: maladie des femmes = règles féminines? <i>mök ni geden</i>: maladies vénériennes.</p>
<p><i>gu</i>: carie des os.</p>	<p><i>māxim</i>: trismus et toutes contractions épileptiques, dus au diable <i>kābwa</i>.</p>	<p><i>akotr hnei june</i>: mal dans l'os. <i>hemenu</i>: arthrite. <i>iamamanyikeu</i>: visions créées par emboucannement. <i>meci hnine ijan</i>: douleurs jour et nuit dans les os, convulsions. <i>ön</i>: épilepsie. <i>pu ne jid</i>: rêves de nuit <i>pu ne lar</i>: rêves de jour (en dormant). <i>unenekoiqe</i>: bec de lièvre palatal. <i>xecie</i>: fracture; <i>ju ka xeci</i> = fracture de la colonne vertébrale. <i>vyine qa</i>: rachitisme.</p>		

MALADIES	SUD-THIO	HOUAÏLOU	LA FAO/CANALA	PACI
"AME"	<i>kurré</i> : folie constitutionnelle (Bourail).	<i>bwèjè</i> : ivre, fou. <i>bwiri</i> : fou, égaré. <i>gèngé</i> : magie pour voler l'esprit. <i>gii</i> : jeter un sort. <i>kavinye</i> : sans mémoire. <i>mòru</i> : vie, force vitale. <i>mürü</i> : insensé. <i>muu</i> : somnambule. <i>mwi</i> : inerte. <i>mwi nyè</i> : idiot. <i>na oee na koza</i> : épilepsie. <i>pokoi</i> : ensorceler (par la nourriture).		<i>piacyoyo</i> : mauvaise parole. <i>tooji</i> : malédiction (sur la descendance).
VISCÈRES	<i>e xauru</i> : constipation (Goro); donner purge <i>qungwè</i> . <i>ihap</i> : langue blanche (Ouen). <i>xawe tu</i> : hernie (massages) (Goro).	<i>aaru</i> : cracher le sang. <i>arhui</i> : empoisonner. <i>cibere</i> : péristaltisme. <i>galu</i> : empoisonnement « discret » dans la nourriture. <i>göb</i> : vomir. <i>goru wara</i> : vomir du sang. <i>gürü</i> : purger. <i>jamémè</i> : tympanisme. <i>kani</i> : constipé. <i>kie</i> : constipé, coagulé. <i>kiwa</i> : constipation. <i>kòrè</i> : langue blanche. <i>mádamí</i> : anurie. <i>maké</i> : cystite. <i>mèri</i> : appendicite? <i>pei peru wara</i> : dysenterie. <i>rhè</i> : diarrhée (= eau). <i>sanoi</i> : empoisonnement.	<i>kèrè</i> : langue blanche. <i>kòbäl</i> : vomissements de sang (lézard). <i>tè</i> : typhoïde?	<i>diela</i> : cf « Sexe ». <i>jaa</i> : filariose. <i>kiipwá</i> : constipation. <i>iábwá caöt</i> : dysenterie. <i>tè</i> : langue blanche.
PHANÈRES		<i>aa</i> : mycoses digitales. <i>aazee (ase)</i> : verrues. <i>ázamwá</i> : plaie fermée infectée. <i>boare</i> : ecchymose. <i>ci</i> : ampoule, cal. <i>bwa diuri</i> : tête de clou. <i>jewiè</i> : furoncle. <i>jewiè koébe</i> : anthrax. <i>jooxudu</i> : furoncle. <i>káara</i> : plaie profonde. <i>kázè</i> : éruption, exanthème. <i>kárá ka pei</i> : croûtes. <i>karhewárá</i> : crevasses. <i>karhewárá ka iane</i> : crevasses plantaires à vif, forme de <i>tóga</i> : mycétome? (<i>longa</i> « sec »). <i>karhewárá kae</i> : la description ressemble à un pied de Madura; forme de <i>tóga</i> dit « bon ». <i>kè</i> : démanger. <i>köpwè te</i> : pytiriasis. <i>kuwari</i> : écorchure, brûlure. <i>luu</i> : ecchymose. <i>meeju</i> : cicatrices chéloïdes. <i>na ko pii</i> : dartres, eczémas. <i>némèe</i> : tête du furoncle. <i>pane</i> : acné (= <i>zerha</i>). <i>pei ji mere</i> : mycose creusante attribuée au gecko <i>mere</i> . <i>piè mè</i> : « œil blanc », tête percée. <i>rhara</i> : brûlure. <i>rhè dö</i> : crevasses plantaires. <i>yela</i> : abcès à vif des pieds des adultes, en toutes saisons; forme de <i>tóga</i> « humide ». <i>öè</i> : « germe » du furoncle.	<i>jooxudu</i> : furoncle. <i>pane</i> : acné. <i>kixè</i> : abcès.	
DIVERS	<i>pi</i> : pian (Bourail).	<i>á gere</i> : mal qui ronge. <i>á nímè</i> : mal qui tape. <i>ariwi</i> : fièvre, grippe, refroidissement. <i>hoepè</i> : souffrant. <i>dore</i> : douleur. <i>ii rhè</i> : faire un médicament. <i>jürá</i> : tout écoulement, normal ou non. <i>kasusi</i> : fatigue due aux dépressions barométriques. <i>kere</i> : gratte (ichtyosarcotoxisme). <i>kiadere</i> : souffrance. <i>koèrè</i> : tétanos. <i>na ko páré</i> : lèpre. <i>pei muda</i> : grippe. <i>peyökwè</i> : non déterminée. <i>pwajéré</i> : rougeole. <i>rrèrri</i> : totem.	<i>muru</i> : vie. <i>pan</i> : malade. <i>uu</i> : gratte.	<i>töötü</i> : coup de chaleur.

CAMUKI	NORD	JAWE	LIFOU	OUVEA
<i>tri</i> : maladie du chagrin, psychose asthénique.	<i>falik</i> : dépérissement sans recours, sanction sociale. <i>fëti</i> : asthénie psychotique. <i>tilituun</i> : dépression. <i>ka kulan</i> : fou. <i>nôbu</i> : possession névrotique. <i>irroda</i> : action de la mauvaise parole.	<i>cêg uk</i> : possession névrotique. <i>nôm</i> : la « poisse ». <i>ihôdâ</i> : action de la mauvaise parole. <i>whény</i> : comme <i>falik</i> au Nord. <i>whény aggâi</i> : dépérissement collectif? épidémies. <i>whény une</i> : dépérissement d'une famille, sanction élargie. <i>werak tiêgu</i> : rhumatismes généralisés.	<i>hna angazone</i> : visité par le « vampire ». <i>hna ejin</i> : malédiction. <i>hna inimec</i> : évanouissement. <i>hineizen</i> : envouté par les restes de nourriture. <i>hno</i> : folie. <i>hnojua</i> : suicide. <i>holaminapi</i> : simple d'esprit. <i>kâte fê u</i> : psychose dépressive, « vol d'esprit ». <i>mon'u</i> : folie de la parole. <i>metiligum</i> : fou furieux. <i>nyihê</i> : « sans os », déprimé. <i>nyine ihanyi</i> } philtres d'amour <i>thupi hanyi</i> } <i>thate xomêhê</i> : évanouissement. <i>troa hmalane</i> : charme de mariage. <i>xolâdrên</i> : folie; les actes sont anormaux, la parole est normale.	<i>mokuc</i> : dormir d'une façon anormale. <i>üarngô</i> : malédiction.
<i>whi</i> : occlusion intestinale. <i>iju</i> : météorisme, gonflements abdominaux. <i>jijihitâbe</i> : urines blanches et laiteuses. roussette *: ganglions inguinaux probablement filariens.	<i>dâgat</i> : empoisonnement alimentaire. <i>kibwa kura</i> : selles sanglantes dysentériques. <i>thâ</i> : langue blanche, gaz éructés, constipation. <i>zô</i> : gratte (ichtyosarcotoxisme).	<i>hêgo</i> : aérophagie? <i>hîlu</i> : empoisonnement alimentaire? <i>kuuwe</i> : mal au ventre et aux reins. <i>thap</i> : comme <i>thâ</i> du Nord.	<i>catrehne</i> : forte constipation. <i>catrelâhni</i> : constipation = <i>wenexu</i> . <i>hmira</i> : vomissement. <i>hmira madra</i> : vomissement de sang. <i>hna apoisine</i> : empoisonnement accidentel. <i>huli o xel</i> : hémorroïdes. <i>ithalapa</i> : langue blanche. <i>madra ka kuca kuca</i> : sang faible. <i>meci trengen'an</i> : mal à l'estomac. <i>ngenua mir</i> : nouer le vomissement. <i>tronga madra</i> : dysenterie. <i>nyine aek</i> : vermifuge. <i>pu hnene i nono</i> : appendicite (l'appendice est comme le germe de la noix de coco). <i>trohne</i> : diarrhée. <i>xel</i> : volvulus, hernie. <i>wanane hna xen</i> : occlusion.	<i>ovena</i> : empoisonnement alimentaire. <i>seka</i> : mauvaise digestion des nourrissons. <i>senemeigot</i> : « bilieuse ». <i>tangliny</i> : maladie des boyaux sur le côté, vomissements. <i>wakông</i> : indigestion.
<i>paillê</i> : eczêmas dus au Lézard. <i>owiêm</i> : mycoses, furoncles attribués au serpent de mer dit « tricot rayé », <i>Laticauda colubrina</i> ou <i>L. laticauda</i> . <i>agaie</i> : anthrax, conséquence de l'arc-en-ciel. <i>telau</i> : teigne ou herpès circiné, dû au Serpent. onnerre *: furoncles.	<i>midimi</i> : teignes. <i>niibwan</i> : gales et peaux rugueuses des albinos, attribués au Lézard à tête rouge. <i>penong yai</i> : « boucan brûlé », lèpres, taches cutanées, brûlures. <i>wolông</i> : boutons et furoncles attribués à transgression de tabous de culture.	<i>nâmbôöbu</i> : plaies avec hémorragie. <i>kâbwaa</i> : nom d'un « diable » = eczéma, zona, érythèmes. <i>tic</i> : verrue.	<i>hmipu</i> : anthrax. <i>hnaeaoi</i> : coupure. <i>icenu xo</i> = <i>xoxo</i> : gale. <i>ithehehe</i> : allergie à l'eau de mer. <i>juli</i> : ecchymose. <i>ku thony</i> : clou, ampoule. <i>ngômetrel ka xen piâgotr</i> : teignes ou vers sous-cutanés en forme de boucles enroulées. <i>piâgotr</i> : scrofules? <i>tesimel</i> : taches cutanées. <i>ihewek</i> : furoncle.	<i>obe</i> : verrue.
<i>kuwi</i> : fièvre périodique. <i>mêdên</i> : magie de mort collective. <i>penông</i> : boucans pour ruptures d'intestins. <i>thaiük</i> : toux, grippe.	<i>maï e âdan</i> , comme <i>mêdên</i> du Nord. <i>naan</i> : magie d'extermination. <i>tabi</i> : sorcellerie? <i>umwe</i> : fièvre périodique. <i>jituwa</i> : « flèche », type de boucan. <i>werak wi ka ok</i> : maladie de consommation « qui ronge l'homme », boucan.	<i>ateöi</i> : souffrance. <i>engône hnei le</i> : gratte. <i>ideu thi la itei</i> : fièvre. <i>je</i> : douleur. <i>ka vari</i> : lépreux. <i>kokotr</i> : boucans anciens. <i>kuca kuca</i> : fatigué. <i>feka hnoikucahlu</i> : râle. <i>hna anajony</i> : insolation. <i>meci</i> : maladie. <i>thai hnai</i> : mort rapide. <i>wathebo hlapa</i> : œdème, sanction d'interdit.	<i>bi</i> : pus, pourriture. <i>ad bi koon</i> = <i>ad bi kohoc</i> : emboucanneur à l'ancienne. <i>kâhêc</i> (langue lai) = <i>atua fehu</i> (langue Ua): boucans anciens, punitions par les esprits des ancêtres.	